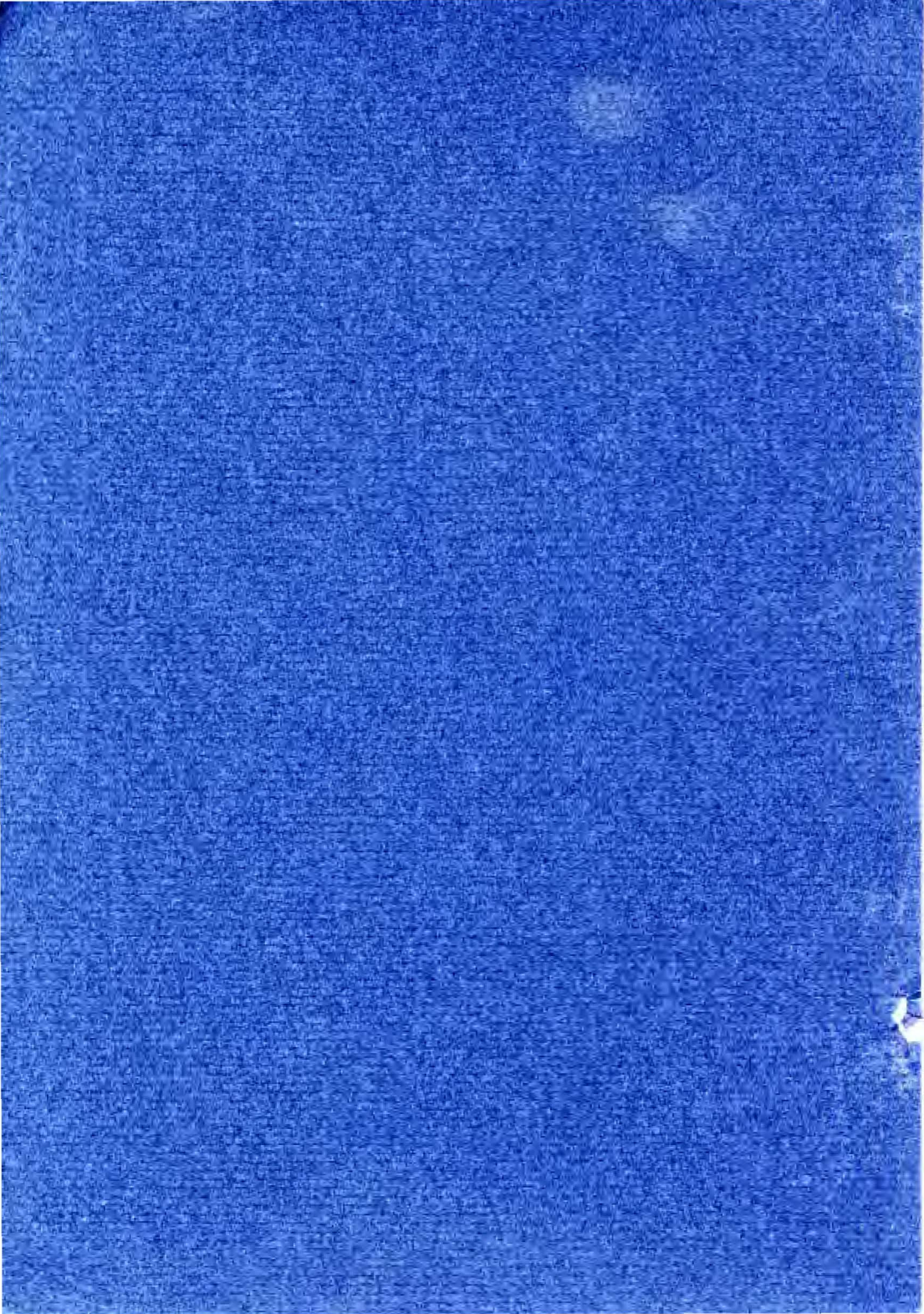




**BULLETIN  
DES AMIS  
D'ANDRÉ GIDE**

**N° 23 - JUILLET 1974**



BULLETIN  
DES  
AMIS D'ANDRÉ GIDE

publié trimestriellement  
par  
L'UNITÉ D'ÉTUDES FRANÇAISES  
DE L'UNIVERSITÉ DE LYON II

•  
Septième Année  
N° 23  
JUILLET 1974  
◊

SOMMAIRE

André Gide, la Petite Dame et André Malraux, <i>par Auguste Anglès.</i>	3
À nos Amis universitaires . . . . .	9
Le dossier de presse des <i>Faux-Monnayeurs</i> (suite). . . . .	10
Une représentation d' <i>Amal et la lettre du Roi</i> , <i>par Victor</i> <i>Martin-Schmets</i> . . . . .	43
A propos de Charles-Louis Philippe. Une lettre inédite de Gide .	49
Témoignage d'un Converti. . . . .	53
Une lettre inédite d'André Gide à Lucien Lévy-Bruhl, <i>présentée</i> <i>par Denise Petit Klinkenberg.</i> . . . .	55
Chronique bibliographique . . . . .	59
Informations. . . . .	62
Nouveaux Membres de l'Association. . . . .	66
Publications de l'Association . . . . .	67

RÉDACTION - ADMINISTRATION

Bibliothèque André Gide, Université de Lyon II  
Chemin de l'Hippodrome, 69500 BRON

ABONNEMENT : Un an, 15 F (Étranger, \$ 4.00)  
CCP Paris 25.172-76 - "Ass. Amis d'André Gide"

## ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

*Président d'honneur*

ANDRÉ MALRAUX

*Comité d'honneur*MM. Jean DELAY, François MAURIAC (†) et Jean PAULHAN (†),  
de l'Académie française ;M<sup>mes</sup> Marie-Jeanne DURRY, Anne HEURGON-DESJARDINS  
et Élisabeth VAN RYSSELBERGHE ;MM. Marc ALLÉGRET (†), Auguste ANGLÈS, Julien CAIN,  
Étienne DENNERY, Gaston GALLIMARD, Jean GIONO (†), Jean HYTIER,  
Marcel JOUHANDEAU, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,  
Robert RICATTE et Jean SCHLUMBERGER (†).*Conseil d'administration*M<sup>me</sup> Catherine GIDE*présidente*MM. Marcel ARLAND, de l'Académie française,  
Georges BLIN, professeur au Collège de France,  
Daniel MOUTOTE, professeur à l'Université de Montpellier,  
& Justin O'BRIEN, professeur à l'Université Columbia (†),*vice-présidents*MM. François CHAPON, Jean DENOËL, Claude GALLIMARD,  
Bernard HUGUENIN et Jean LAMBERT,*membres*M<sup>me</sup> Irène de BONSTETTEN*trésorière*

M. Claude MARTIN

*secrétaire*SECRETARIAT DE L'AAAG :BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE  
Unité d'Études françaises  
Université de Lyon II  
69500 BRONTRÉSORIÈRE DE L'AAAG :M<sup>me</sup> de BONSTETTEN  
14, rue de la Cure  
75016 PARIS

ANDRÉ GIDE, LA PETITE DAME  
ET ANDRÉ MALRAUX

PAR AUGUSTE ANGLÈS

Le Vaneau n'est que l'un des derniers en date des milieux auxquels Gide s'est successivement ou simultanément prêté. Aux franges du champ visuel de la Petite Dame s'en devinent d'autres, celui de la famille normande par exemple ; et bien avant le Vaneau l'atelier de Théo van Rysselberghe, rue Laugier, avait été le point de passage obligé des membres du premier groupe de la N.R.F.. Du Laugier au Vaneau que de déchets ! Marcel Dréouin, André Ruyters, Henri Ghéon ont été réduits à l'inconsistance d'ombres marginales. Jacques Copeau se convertit. Jacques Rivière a cessé d'être le jeune homme de la maison, et il meurt précocement. Contre les souvenirs de l'intimité d'antan Gide se raidit, comme il se durcit dans son semblant de dialogue avec les catholiques. Il est devenu grand homme, ce qui, l'âge aidant, modifie sa relation à l'avenir : l'horizon "prend" devant lui comme une banquise et ses efforts pour rester jeune sentent l'huile.

Qu'est-ce que ce milieu qui a de prime abord retenu l'attention d'André Malraux ? Il se compose de quelques permanents, parmi lesquels Jean Schlumberger et Roger Martin du Gard, outre la Petite Dame, sont les mieux enracinés, et de beaucoup plus nombreux passants. Que de commensaux d'un jour, d'une saison, ou de quelques années ! Que d'allées et de venues, de portes qui s'ouvrent et qui se ferment ! Que d'entrées, de sorties, de retours, de disparitions ! Le côté Labiche de Gide joue au *Chapeau de paille d'Italie*. N'imaginons pas un bocal où tourneraient toujours les mêmes poissons, mais un tissu organique et qui à chaque instant meurt par

certaines de ses cellules et se régénère par d'autres.

Civilisation de la visite, et donc de la conversation, par rapport à laquelle Malraux prend ses distances, comme Proust avec Sainte-Beuve. S'il a raison d'observer que de la conversation de M. Cézanne, à la supposer médiocre, personne ne songerait à tirer argument contre le génie du peintre qui signait de ce nom, il n'ajoute pas que la question se pose de façon différente lorsqu'il s'agit d'écrivains, dont les écrits et les conversations utilisent la même matière langagière. L'intéressant ici n'est pas de décider si les propos tenus par Beyle à Mérimée ou à Victor Jacquemont plaident pour ou contre le génie de Stendhal, mais de distinguer entre les écrivains chez qui ces deux modes du langage sont en phase (Malraux lui-même) et ceux chez qui ils sont déphasés (Valéry, sauf dans les notes qu'il ne destinait pas à la publication).

"Classicisme sans ton", — dit de Gide et de ses familiers Malraux, qui leur préfère Diderot. Mais le Laugier avait compté un Diderot en la personne de Copeau : rien qui s'approche plus du ton du *Neveu de Rameau* que les déambulations et soliloques de celui qui était alors "l'indispensable ami" de Gide et dont le génie d'échauffement fut douché par une fausse conception de l'œuvre d'art. Chez Martin du Gard le "classicisme sans ton" a été un aboutissement, si l'on en croit ceux qui ont pris connaissance de *Maumort* et qui le mettent au-dessus des *Thibault*. Quant à Gide, il semble que son énonciation verbale, modulée et parfois presque brâmée, ait été déjà, comme celle d'André Breton, de l'écrit parlé.

C'est en un autre sens que les cahiers de la Petite Dame démentent le *Contre Sainte-Beuve*. Ils restituent, non sans doute le processus d'une création, mais la cinématographie d'une allure intellectuelle, ce va-et-vient qui caractérise l'esprit de Gide en quelque domaine qu'il s'exerce. Pas de coupures entre sa conversation, son journal, ses correspondances, ses œuvres, mais partout et toujours l'exploration sinueuse, quasi-tactile, de ses possibilités, par épreuve et mimique de celles des autres. Il dépérit hors de son environnement humain, sans cesse alimenté par de nouveaux apports ; s'il n'est en relation avec autrui, il n'est pas. Aussi l'ensemble homogène de ses dits et de ses écrits l'emporte-t-il en intérêt sur chacune des parties, prises à part, — y compris cet

*Immoraliste* que Malraux considère comme "un de ses grands livres" et qui n'est qu'un moment de l'interminable expérimentation qu'il a menée par la fiction comme par la vie.

L'esthétique de l'œuvre d'art n'est qu'une des directions qu'il a explorées. Elle est aussi l'une des formes de la contradiction qu'il soutenait, par hygiène, contre ses interlocuteurs et contre soi-même. Sa pente allait, non vers l'œuvre liée et consacrée, mais vers la discontinuité du fragment, du "feuilleton", de l'observation expérimentale ou de l'éjaculation lyrique. Il s'est longuement infligé la leçon de Flaubert pour la renier ensuite, non sans remords. Il a dérivé, comme Malraux l'avait jadis noté à propos du *Journal*, de Racine vers Stendhal. Il ne lui aurait pas effleuré l'esprit que *La Porte étroite* pût être tenue pour "l'œuvre annonciatrice du roman futur", lui qui l'avait traînée pendant des années comme un boulet anachronique et qui s'en était acquitté parce qu'elle obérait l'avenir de ce roman qu'il imaginait en offense à tout ce qu'elle représentait. Il aurait rêvé de devenir un Dostoïevsky mâtiné de Fielding. La conscience qu'il eut de n'être ni l'un ni l'autre est à porter au crédit de sa clairvoyance.

La réserve qu'il marque conjointement devant *Hamlet* et devant *Le Misanthrope* tiendrait à l'impossibilité où il se trouve dans les deux cas de répondre à la question : "Qu'a voulu l'auteur ?" Malraux n'en admet pas moins que "Gide est sensible au virus, à la trouble gloire des œuvres énigmatiques, qui n'est pas sans action sur *Les Caves du Vatican*, sur *Les Faux-Monnayeurs*", mais qui ne prévaudrait pas sur le souci de stylisation. De fait, son imprégnation par l'Évangile et l'agilité de son intelligence le portaient à l'apologue et à la parabole, dans le genre du *Retour de l'Enfant prodigue*, c'est-à-dire à une narration où l'image est conductrice de significations identifiables. Il avait pourtant le sens du "*Noli me tangere*", du mystère qui se dissipe si on l'examine de trop près. Il avait aussi le sens de l'énigme psychologique, lorsqu'elle se manifeste par le surgissement de l'immotivé. Mais il manquait d'antennes pour cette forme plus dense d'énigme qui tient, chez Vélasquez et chez Tolstoï, au caractère impénétrable de l'épaisseur humaine.

Les cahiers de la Petite Dame sont-ils à ce point saturés de

discussions sur l'art ? Ils trouveraient sans peine leur place dans une collection célèbre, où ils s'intituleraient *La Vie quotidienne au Vaneau entre les deux guerres*. A cette vie notre chroniqueur confère un tonus qui lui est propre et qui manque au *Journal* de son grand homme, dont elle ne comble pas tant les lacunes, ni ne dévoile les "coulisses", qu'elle n'en vivifie les tissus morts. Ce que Malraux appelle "la part d'agenda (Allé acheter des carnets. Déjeuné au restaurant italien)" et qui d'après lui serait "nécessairement la même chez les deux auteurs" est en fait un excellent révélateur de leurs différences. Dans le *Journal* ces indications manifestent la volonté d'écrire, lorsqu'on est à court de matière, n'importe quoi, pour exorciser le démon de la stérilité et amorcer vaille que vaille la pompe, — d'où quelque chose de forcé et de morne dans l'anodin. Pour la Petite Dame elles sont la pulpe du tout-venant des jours, inépuisable source de satisfactions et d'émerveillements : oh ! le rite de ces thés "réconfortants" ! A l'écouter on ne se douterait guère que Gide semblait souvent dans d'opaques marasmes, dont son *Journal* nous entretient jusqu'à la nausée : elle le revigore, le fait plus vivace et rebondissant que nature, le métamorphose en "superman", qu'elle taquine et de qui elle sourit, mais qu'elle ne se lasse pas d'admirer. Son don est de si parfaitement tresser les propos littéraires à la vie quotidienne qu'ils ne s'en distinguent pas et que Racine apparaît tout naturellement sur le plateau du petit déjeuner, entre l'assiette de toasts et le pot de confiture. Il advient plus d'une fois qu'on s'ennuie avec le *Journal*, mais jamais avec elle, qui souvent nous amuse, comme lorsqu'elle raconte les préparatifs du grand départ pour l'Afrique. Plus qu'aux *Conversations de Goethe avec Eckermann* ses cahiers nous font penser à l'*Autobiographie d'Alice Toklas*, voire à *La Maison de Claudine*. Ce monde vers lequel Malraux se retourne et qu'il aperçoit à des années-lumière derrière nous, est-ce celui de la littérature, ou celui de l'art de vivre ? Ne serait-ce pas celui où la littérature était l'une des saveurs de la vie ?

Sous le regard de ce lecteur, tout Gide foisonne au point que ce petit monde d'autrefois prête à d'ultimes questions sur l'histoire, la morale, la religion. Il faudrait s'entendre sur ces mots.

Gide n'avait pas le goût de l'histoire ; son groupe, à l'ex-



ception de Schlumberger, partageait son indifférence ; et dans ce livre s'affiche à plusieurs reprises son "anti-historicité". Mais il était loin de se désintéresser de l'actualité sociale, économique, politique, ainsi qu'en témoignent certains de ses livres et plus abondamment ses correspondances. Ce qui a donné le change, c'est que la N.R.F. qu'il a dominée, celle d'avant 1914, avait tiré une ligne de démarcation entre les valeurs littéraires et les autres, — sans pour autant s'interdire d'accueillir *Jean Barois*. La guerre de 1914 l'avait saisi au beau milieu d'un de ses accès de chauvinisme — curieusement réfracté dans *La Marche turque* — et qui se prolongea quelques semaines. L'évidence croissante du bourrage de crâne le ramena à une attitude critique dans laquelle la décence morale entraînait à part égale avec la lucidité intellectuelle : s'abstenir de parler de ce à quoi on ne participe pas, avoir la pudeur de se taire sur les combats et les combattants, — d'où son silence sur Verdun, qui a choqué Malraux. Il n'avait pas la tête épique, il voyait les mythes avec les yeux de Fontenelle ou de Voltaire, et il aurait décrit la bataille de Waterloo à la manière de Stendhal, non de Hugo. S'il était allergique à "l'exaltante transfiguration" des personnages de l'histoire en héros, c'est qu'en psychologue il y devinait, au mieux l'illusion, au pis la fraude, et qu'il n'en subissait pas en homme d'action la contagion motrice.

Malraux lui en tient rigueur et dans leur débat il nous range tous de son côté, en porte-parole du présent. A un moment pourtant il semble borner à Hiroshima la course millénaire de l'histoire-destin. L'ère dans laquelle nous sommes entrés et qui n'est plus ce celle de Gide, hésiterait-il à la reconnaître pour sienne ? Se demanderait-il si "la légende du siècle" n'aurait pas été celle du premier demi-siècle ? Il a naguère dénoncé la montée de l'indifférence, cette forme inerte de l'"anti-historicité" contemporaine ; mais à celle-ci ne pourrait-on découvrir un motif moins veule, exaltant à sa manière, et que Valéry, qu'il classe du côté de Gide, avait prévu ? Les *Regards sur le Monde actuel* s'insurgent en effet moins "contre l'intelligibilité apportée par l'histoire à l'aventure de l'humanité" qu'ils n'éclairent le radicalisme des mutations qui rendent caduques les références à l'histoire. Prospective et

futurologie la supplantent parce qu'elle ne fait plus le poids auprès de l'aspiration par l'avenir et que le monde en train de naître est incommensurable à celui d'hier. Pour qui sonne le glas ?

En ce qui concerne la morale, Malraux estime ne pouvoir trop insister sur le "primat" qu'elle détiendrait chez Gide. L'effort de celui-ci a en effet tendu à substituer à la morale close de son éductaion une morale ouverte. Mais qu'il s'agisse de ses rapports avec autrui, avec le plaisir, avec les biens meubles et immeubles, nous ne le voyons jamais s'arrêter d'osciller entre altruisme et égoïsme, laxisme et ascétisme, économie et prodigalité. Est-ce la morale qui prime, ou une sagesse tantôt goethéenne et tantôt à ras de terre ?

Qu'il ait dit un jour que le Christianisme n'avait été "d'abord qu'une morale" s'interprète dans le fil de sa constante protestation contre les églises établies. Si son opposition au catholicisme s'est indurée au cours de la dizaine d'années que couvre ce volume, c'est qu'il y a décelé, comme beaucoup plus tôt en Calvin, le génie ecclésial de la définition et de l'interdit. La morale qu'il a conquise et prêchée est celle qui dépasse l'opposition du bien et du mal pour laisser le champ libre à l'appel du Christ, contre l'esprit de qui se seraient à l'en croire constituées les églises ; son Christianisme à lui est un Évangélisme. Comment Malraux peut-il donc s'étonner que "cet écrivain qu'obsédait l'Évangile semble étranger au sacré", puisque la bonne nouvelle est venue émanciper l'humanité de la loi d'airain du sacré ? Il ne distingue pas entre les religions et il assure que chacune d'elles "implique un Tout-autre, qu'on l'appelle ou non Absolu, et un chemin vers lui à travers le sacré, non à travers la morale". Mais si la spécificité du Christianisme, parmi toutes les autres religions, était d'avoir rendu le Tout-autre eu Tout-semblable, incarné l'Absolu dans une personne et frayé vers lui un chemin qui ne passerait ni par la morale ni par le sacré, mais par l'amour, Gide en serait moins éloigné que Malraux.

## À NOS AMIS UNIVERSITAIRES

Nous l'avons dit aux assemblées générales : pour continuer, l'AAAG a besoin d'accroître le nombre de ses Membres. Ce n'est pas là l'objet d'un simple souhait, mais une nécessité, qui se traduit très concrètement dans l'établissement de notre budget annuel.

Pour recruter de nouveaux sociétaires, il faut que chacun d'entre nous parle de l'AAAG, la fasse connaître, attire sur ses publications l'attention de tous ceux qu'elles sont susceptibles d'intéresser, et facilite leur adhésion (par exemple en communiquant au Secrétariat les noms et adresses de personnes à qui nous enverrons une documentation).

Mais nous voulons aujourd'hui nous adresser tout particulièrement à nos Amis enseignant dans des universités ou des établissements dotés d'une Bibliothèque : qu'ils s'informent si celle-ci est déjà abonnée à nos publications. Bien souvent, les Conservateurs ont fait acheter pour leur bibliothèque, en librairie, tous les Cahiers André Gide, mais n'ont pas songé à devenir Membre de l'AAAG : il faut leur montrer l'intérêt qu'ils auraient à l'être : le Cahier 1972 coûtait 42 F en librairie ; la Bibliothèque l'aurait reçu, ainsi que les quatre Bulletins trimestriels, pour une cotisation de 25 F. De 1969 à 1973, pour 125 F de cotisations, un Membre de l'AAAG aura reçu cinq cahiers, vingt bulletins et deux autres volumes, le tout représentant une valeur de 260 F en librairie (de 185 F pour les seuls cahiers).

Pour une bibliothèque comme pour un particulier, devenir sociétaire, c'est non seulement apporter une aide très précieuse à l'AAAG, mais aussi faire d'importantes économies !

Sur demande, le Secrétariat établit des factures en un ou plusieurs exemplaires. Il est possible aux bibliothèques de régler en une seule fois les cotisations de DEUX années.

-----

LE DOSSIER DE PRESSE  
DES "FAUX-MONNAYEURS"  
(SUITE)

LÉON PIERRE-QUINT

(*La Revue de France*, 15 février 1926, pp. 769-80)

(Né le 7 septembre 1895, Léon Pierre-Quint avait eu une vie aventureuse et voyageuse avant d'être en 1922 le romancier de l'amour vénéral dans *La Femme de paille*. Directeur des Éditions Kra, où il publia son premier livre sur Marcel Proust en 1925, c'est en 1932 qu'il fera paraître chez Stock son *André Gide*, sa vie, son œuvre. En 1926, il fournit une chronique régulière de "Lectures" à *La Revue de France*. Celle du 15 février, pour l'essentiel consacrée aux Faux-Monnayeurs, traite aussi d'une dizaine d'autres livres (parmi lesquels : *Bella de Giraudoux*, *L'Homme couvert de femmes de Drieu*, *Mon corps et moi de Crevel*, *Raboliot de Genevoix...*.)

André Gide est, à l'heure actuelle, un de nos plus célèbres prosateurs. Je ne dis pas : romanciers. L'ouvrage qu'il nous donne aujourd'hui, *Les Faux-Monnayeurs*, il l'appelle, lui-même, son "premier roman". Pourquoi ?

Les "œuvres du même auteur" sont cependant assez nombreuses pour former une liste, qui occupe entièrement une des pages de garde de son présent livre. Elles sont classées par genres : Traduction, Théâtre, Critique... Et nous découvrons que celles, qui passent communément pour des romans, figurent, les unes, comme *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *Isabelle*, sous la rubrique : Récits ; les autres, comme *Paludes*, *Les Caves du Vatican*, sous le titre : *Soties*.

A un certain âge, beaucoup d'écrivains sentent le besoin d'ordonner rétroactivement leur production, justement parce qu'elle est

due aux hasards de la mode ou des écoles en vogue. Celui qui a commencé d'écrire sous les auspices d'Edmond Rostand ou de M. Henri de Régnier, puis qui s'est approché de Dada, enfin qui s'est converti à la doctrine de M. Maritain, tient plus qu'un autre à prouver, — surtout à lui-même, — l'unité de sa vie littéraire. Un tel cas, d'ailleurs banal, n'a aucun rapport, heureusement, avec la position si complexe et si fuyante d'André Gide.

Nous ne sommes jamais deux instants de suite pareils à nous-mêmes, a déclaré Bergson, dont l'influence sur notre siècle ne sera jamais assez reconnue. Le moi est une progression continue. Proust, un des premiers, a appliqué en littérature cette psychologie, appelée improprement : décomposition de la personnalité. C'est dans sa vie qu'André Gide, lui, semble la mettre en action. "Je ne suis, dit-il dans *Les Faux-Monnayeurs*, jamais ce que je crois que je suis, et cela varie sans cesse." Ce caractère ondoyant, dont la conduite apparaît souvent déconcertante, a été sans doute, beaucoup plus que son œuvre elle-même, la cause des attaques absurdes ou injustes, dont il a été l'objet ces dernières années. C'est ce qui explique surtout que ses livres aient été presque chacun un entier renouvellement, un point de départ vers une voie qu'il a abandonnée aussitôt dans le livre suivant. L'individu, plus ses possibilités foisonnent, déclare encore Gide, "moins volontiers il laisse son passé disposer de son avenir."

Cependant, si généreux que soit son fonds, celui-ci est limité. Après avoir publié successivement quatre ou cinq livres qui ouvrent des échappées divergentes, l'auteur revient à la manière du premier, puis, sans doute dans un autre ordre, à la manière du second, du troisième, et nous donne ainsi une nouvelle série de livres correspondant aux précédents. C'est chaque fois un cycle d'ouvrages, qui représentent chacun, en quelque sorte, un des aspects divers d'une personnalité étonnamment riche.

Dans *Les Faux-Monnayeurs*, l'auteur a réuni, pour la première fois en un même ouvrage, ses différents "moi" ; il s'est donné entièrement dans un seul livre. *Les Faux-Monnayeurs* sont à eux seuls un des cycles dont je parlais. Gide n'y révèle pas les côtés inconnus de sa nature, mais il présente à la fois tous ses côtés connus. Par là, il peut prétendre que *Les Faux-Monnayeurs* ne ressemblent "à

rien de ce qu'il a écrit jusqu'ici". C'est en ce sens peut-être son premier roman. — Il y a un an à peine, Gide a consacré une étude entière, vibrante de sympathie, à Dostoïevsky. Antérieurement, il a traduit Conrad. Ainsi les romanciers russes et anglais, plus libérés que les autres de la contrainte, l'ont incité à vouloir, aujourd'hui, "tout y faire entrer, dans ce roman". — De fait, tous ses moyens, son expérience, ses désirs, ses préoccupations de pensée, il les a mis dans ce nouveau livre. Il y a des types individuels, des tableaux de famille, des enfants, des adultes ; plus de trente-cinq personnages, des dialogues, des confessions ; le journal intime d'Édouard, qui fait songer parfois à celui d'Amiel ; des discussions littéraires, religieuses ; plusieurs intrigues, complexes, romanesques et dramatiques...

Le contraste est curieux entre ce fonds si plein et la composition si précise de l'ouvrage. L'écrivain accroît encore cette opposition par la pureté de son style. Son vocabulaire, comme dans tous les styles très purs, celui de Racine ou d'Anatole France, reste assez indigent. Ce gros livre de cinq cents pages semble tissé de minces fils unis et soignés. Les virgules, si nombreuses, qui encadrent les plus petites propositions et même les adverbes, sont comme des nœuds, rapprochés les uns des autres, pour la solidité de l'étoffe. Cependant, en étudiant davantage la phrase, sous sa sérénité apparaît quelque chose de tendu, d'émouvant, qui marque son originalité, une pitié passionnée, une tendresse immense, une effusion contenue, qui tient le cœur serré et le lecteur en haleine... Le style de Gide est un des éléments les plus certains de la durée de son œuvre.

Le mystère que celle-ci cache dans sa profondeur en est peut-être un autre. Une première lecture n'épuise pas ce livre.

D'où vient la difficulté ?

C'est toute la question de la réalité dans l'art que pose Gide dans *Les Faux-Monnayeurs*. Comment représenter la réalité avec le maximum de vérité et de force ? Où est-elle et comment la saisir ?

Elle se reflète dans le moi de chaque individu, dans chaque conscience. Certains de ses éléments, les plus objectifs, sont communs à tous les hommes. L'écrivain qui les reproduit aboutit au *réalisme*. Certains autres de ses éléments sont personnels à chacun de

nous. L'écrivain qui s'attache à eux tend à l'*idéisme*. De quel côté la fiction doit-elle se rapprocher ? Gide n'a pas opté ?

Il commence par faire une critique serrée de la première tendance, du réalisme. C'est la formule la plus habituelle ; le moule type d'où sortent chaque année, sur les différents milieux sociaux, sur chaque région du pays, un nombre d'ouvrages aussi prévisible que celui des suicides dans les différentes classes ou provinces de la France.

Il est curieux de remarquer que le surréalisme également commence par attaquer le roman réaliste. André Breton fait une critique du genre, simplement en citant un passage de Dostoïevsky, qui est une description méticuleuse, véritable inventaire de l'ameublement d'une chambre. — Rapprochement peut-être fortuit. Par réaction contre le réalisme, Gide admet le roman d'idées : "En guise de roman d'idées, on ne nous a servi jusqu'à présent que d'exécrables romans à thèse..."

Finalement, il nous présente une œuvre qui participe des deux systèmes. Dans ce but, il a institué un double récit des faits. L'un est le récit habituel du roman. L'autre, c'est le journal intime de l'auteur, qui analyse les mêmes faits de son point de vue. Ces deux fictions nous amènent à tout voir sous une double face. Et le sujet du livre ainsi envisagé, "c'est précisément la lutte entre ce qu'offre la réalité [à l'auteur] et ce que, lui [l'auteur], prétend en faire... la lutte entre les faits proposés et les faits idéals."

Mais ce n'est pas tout : Gide a voulu expliquer à ses lecteurs ce qu'il tentait, pourquoi et comment il le tentait. Dans ce but il a imaginé qu'Édouard [l'auteur] écrit un roman, et justement le même roman que Gide : *Les Faux-Monnayeurs*, avec les mêmes personnages sous d'autres noms et le même système de double fiction. L'ensemble de l'ouvrage se trouve projeté à l'intérieur de lui-même. Sans sortir de son sujet, Gide se trouve donc amené à faire la critique de sa tentative, et du roman en général. "Songez à l'intérêt qu'aurait pour nous un semblable carnet tenu par Dickens ou Balzac, si nous avions le journal de *L'Éducation sentimentale*... l'histoire de l'œuvre, de sa gestation."

Cette décomposition de la réalité nous fait songer à Pirandel-

10. Elle atteint son plus grand attrait dans une scène troublante entre Édouard et Georges, un enfant de treize ans, qui vient d'écouler des pièces de fausse monnaie. C'est Édouard qui raconte cette scène dans son journal. Pour intimider l'enfant, il ne trouve rien de mieux que de lui lire une scène du roman qu'il écrit et où interviennent justement deux personnages, un romancier et un jeune enfant. Celui-ci a agi exactement comme Georges ; il a fait circuler de mauvaises pièces d'un franc. Le dialogue du roman d'Édouard est, à peu de choses près — anticipé — son dialogue avec Georges. Ainsi Gide mêle le passé et le présent, et le roman tout entier s'agrandit du fait qu'il semble évoluer selon le rythme de plusieurs temps différents.

L'épisode des pièces fausses ne tient qu'une toute petite place dans le livre. C'est que Gide a voulu donner à son titre également un double sens, un sens immédiat qui se rapporte à des faits réels, mais sans importance, comme toute réalité dans une œuvre d'imagination, — puis un sens beaucoup plus général, mais aussi beaucoup plus vague.

"A vrai dire, c'est à certains de ses confrères qu'Édouard pensait d'abord, en pensant aux faux-monnayeurs, et singulièrement au vicomte de Passavant." Passavant donne l'impression d'un personnage à clef, composé de deux personnes ramenées à une seule. L'un d'eux serait un écrivain dit d'avant-garde. Opposé à Édouard, l'artiste inquiet, — Passavant est un habile "faiseur", intéressé au seul succès immédiat. Les sentiments, les idées, la vie, à travers Passavant, ne sont plus que mots ou jeux de l'esprit, de cet esprit de salon dont Proust a si admirablement montré le néant. Incapable de créer véritablement, ignorant mais sans scrupules, dépourvu des qualités morales de l'écrivain sans lesquelles il n'est pas de grand écrivain, il s'approprie les connaissances, les découvertes, les trouvailles des autres, tant qu'elles n'ont pas été imprimées. Rien de plus heureux que le passage où Passavant a transformé en jeux d'images les explications techniques sur les mœurs des animaux sous-marins, qu'il a entendues, racontées par un savant (Vincent). Il y a là la critique de cette littérature d'aujourd'hui, en vogue, brillante, tout en facettes, en mots, et si creuse ! Littérature dite moderne, qui demain sera démodée. On retrouve ici l'hu-



mour charmant de l'auteur de *Paludes*.

Sans doute a-t-il voulu opposer ces tentatives bruyantes de renouvellement à ses propres efforts. On devine une véritable haine, qui cherche à se contenir, pour ce faux modernisme. Haine d'autant plus profonde que Gide est plus soucieux de la critique des jeunes générations que du jugement de ses aînés. Son emprise sur toute une jeunesse reste profonde. Il a tenu vers 1910 la place d'un Barrès en 1890. Aujourd'hui son influence est entrée en concurrence avec celle d'autres écrivains. La dernière venue des écoles, qu'il aurait voulu séduire, l'a vivement attaqué. A son tour, il fait faire à Strouvilhou un pastiche de Dada. "Voulez-vous, demande ce personnage à Passavant effrayé, que nous fondions une école qui n'aura d'autre but que de tout jeter bas ?... Je ne demande pas deux ans pour qu'un poète de demain se croie déshonoré si l'on comprend ce qu'il veut dire..."

Toutes ces discussions d'idées sont pleines d'intérêt. Aussi Gide est-il peut-être avant tout un critique littéraire.

Bientôt, le sens de son titre s'élargit considérablement. "Les idées de change, de dévalorisation, d'inflation peu à peu enveloppaient son livre." Fausse monnaie encore, tous les sentiments apprêtés, affectés, la passion emphatique, hystérique de Lilian Griffith pour Vincent ou, au contraire, les petits plaisirs égoïstes et vaniteux de Passavant, amours faites pour poser devant le monde. Fausse monnaie, les sentiments qui agitent les enfants, les jeunes gens au moment où ils entrent dans la vie. Les trois quarts des personnages du livre sont des collégiens. Gide les connaît bien et les fait parler avec un naturel étonnant. Plus que les grandes personnes, ils sont pris d'un besoin d'étonner, de jactance, de défi, de forfanterie. Tous ces mouvements erronés de leur âme, et surtout la vanité, les entraînent loin d'eux-mêmes. C'est ainsi que Georges, un enfant, est amené à voler, à fréquenter des femmes pour surprendre ses camarades, à faire circuler de la fausse monnaie ; c'est en partie aussi par bravade que le petit Boris se tue.

Voici encore une fois le duel entre la réalité et la fiction. "Par un renversement de l'ordre naturel, écrit Schopenhauer, c'est l'opinion qui semble être aux hommes la partie *réelle* de leur exis-

tence, l'autre, ce qui se passe dans leur propre conscience, ne leur paraissant en être que la partie *idéale*." Et Nietzsche s'écrie : "Soyez donc un peu honnête envers vous-même ; nous ne sommes pas au théâtre, où règne le voisin, où l'on *devient* voisin..."

Ainsi nous approchons encore une fois du fond même du sujet : les faux sentiments empêchent les êtres de se connaître, de se comprendre et de s'aimer. Le jeune Bernard, éperdument épris de Laura, exprime son amour en ces termes : "Oh ! Laura ! Je voudrais tout le long de ma vie, au moindre choc, rendre un son pur, probe, authentique ! Presque tous les gens que j'ai connus sonnent faux ! Valoir exactement ce qu'on paraît !"

Encore la même erreur de sentiment qui a empêché si longtemps le jeune Olivier et son oncle Édouard de se comprendre, quoique attirés l'un vers l'autre par une immense sympathie. Olivier a senti, dès la première rencontre, que son oncle "s'intéresse à beaucoup de choses qui n'intéressent pas [ses] parents". Édouard a deviné en Olivier un être tendre et dévoué. Cependant, lorsqu'ils se revoient, "chacun d'eux se dépitait à ne sortir de soi rien que de sec, de contraint". Ils sont gênés. Ils rougissent. Le malentendu s'aggrave. Par dépit, Olivier accepte de devenir le secrétaire de Passavant. Mais voici un grand banquet, qui réunit tous les personnages. Le vin les rend un peu ivres. Les passions se débrident dans toute leur laideur. Olivier est pris d'une sorte de dégoût de Passavant, de son esprit, de son caractère superficiel, naïvement cynique. "Par contre, auprès d'Édouard, ce qu'il avait de meilleur en lui s'exaltait." Un tutoiement les révèle l'un à l'autre. "Emmène-moi", demande Olivier. Il lui semblait soudain que son cœur fondait en larmes. Excès de douleur, excès de joie, les extrêmes se touchent. Olivier, en découvrant la passion d'Édouard pour lui, a atteint un sommet, le but de sa vie : que peut-il attendre d'autre ? Il ouvre le gaz de la salle de bain pour se tuer. "Expliquez, dit Goethe dans *Werther*, à quelqu'un qui a la fièvre qu'il ferait mieux de guérir." Olivier est sauvé à temps par Édouard, qui en fera son secrétaire.

Ces sentiments passionnés, qui attachant Olivier et Édouard, restent baignés dans un clair obscur, qui peut nous sembler d'abord plein d'hypocrisie. Mais, en approfondissant la pensée de l'écri-

vain, nous comprenons mieux sa retenue. Pour lui, il y a véritablement un abîme entre l'attrait sexuel, l'amour ordinaire d'une part et, d'autre part, la ferveur, qui participe du sentiment religieux. Ferveur, cette espèce d'amitié, de tendre sécurité que peut trouver le disciple auprès de son maître, mélange de passion et d'intelligence qui est la forme la plus belle, selon l'auteur, du désintéressement, de l'action, du bonheur. "Il avait pris une de ses mains et concentrait son interrogation, sa vie entière dans ce contact." Tel le quiétisme de Fénelon, ce sentiment extrême se satisfait de frôlements, de larmes versées dans une extase commune.

Ferveur également l'amour de Bernard pour Laura. Il a justement l'approbation d'Édouard. C'est un amour chaste, une "dévotion", dit l'auteur. L'attachement si pur du petit Boris pour Bronja est encore une forme de ce don irraisonné de soi-même. Quand l'enfant apprend que Bronja va mourir, il voudrait *prier*, mais, dans sa détresse, il ne peut que sangloter... Et son suicide sera dû, sans doute, au jeu cruel de bravade que lui imposent ses camarades, mais surtout à ce que le jeune garçon, après avoir connu cet amour suprême, ne peut plus vivre sans lui.

Après de ce sentiment, les autres aspects du désir apparaissent à l'auteur, tous plus ou moins comme des vices, de la débauche. Ainsi l'emphatique passion de Vincent, après qu'il a jeté sa maîtresse dans la rivière, l'entraîne à la folie.

Sans doute le mal est à l'origine de tout désir. Aussi quelle ne doit pas être l'élévation de l'amour pour se racheter ! C'est à ce titre probablement que les théories freudiennes, auxquelles Gide consacre un chapitre curieux, semblent l'intéresser, puisqu'elles attribuent la cause de nos maux à une sorte de péché originel. En revêtant l'amour humain d'un ton religieux, en l'élevant à la hauteur de la foi, en le maintenant, sans l'en séparer, au-dessus de la chair, Gide parvient peut-être à concilier en lui ses tendances contradictoires, son attirance vers Dieu, son attirance vers le mal. D'éducation puritaine, on sait qu'il s'est laissé séduire plus tard par un homme comme Wilde. Il raconte lui-même avoir subi l'influence autant de la Bible que celle des *Mille et une Nuits*. Est-ce finalement dans cet amour mystique et difficile, dans ce sentiment à la fois d'abandon et de protection qu'il arrive à échapper à lui-

même, à tout ce qui lutte en lui, à vivre le plus intensément, but ultime de son activité ?

Cette sorte de ferveur mystique est sans doute ce qui caractérise le mieux la personnalité de l'auteur des *Nourritures terrestres*. Il l'apporte dans tous ses actes, dans toutes ses pensées, et semble ne pas pouvoir s'en séparer. C'est avec cette inquiétude tendue qu'il étudie, par exemple, dans *Les Faux-Monnayeurs*, l'adolescence tourmentée des jeunes gens. Voici Bernard : effrayé de quitter son enfance, il va exiger de la vie l'impossible absolu. "Il voyait devant lui l'océan de la vie s'étendre. On dit qu'il est des routes sur la mer, mais elles ne sont pas tracées, et Bernard ne savait quelle était la sienne." Pour suivre l'adolescent à la recherche de sa destinée, Gide reprend son ton religieux : il voit Bernard accompagné d'un ange. "Tu veux servir à quelque chose, lui dit l'ange. Il importe de savoir à quoi." L'ange promène Bernard dans les groupements, où la discipline ne peut venir que de l'extérieur. Enfin, c'est avec l'ange, comme Jacob, que le jeune homme lutte toute la nuit, c'est-à-dire avec lui-même. Le but, c'est de quitter le bord, d'aller à l'aventure, où la règle ne peut venir d'autrui, mais que de soi-même. Thèse essentiellement individualiste...

C'est avec la même ferveur inspirée que Gide envisage le débat du jeune homme au sein de sa famille. *Les Faux-Monnayeurs* débute par ce thème, familier à l'auteur du *Retour de l'Enfant prodigue* : le départ de Bernard, abandonnant les siens. "La famille, cette cellule sociale", a écrit Bourget. La famille, ce régime cellulaire, pense Gide. Ce dont Bernard a le plus horreur chez ses parents, c'est du luxe, du confort, de la facilité et aussi de l'égoïsme familial, "à peine moins hideux que l'égoïsme individuel". Reprenant gravement sa thèse individualiste, Gide approuve le jeune homme qui quitte la maison et, par sa révolte, fortifie son caractère...

Comme la pensée de l'auteur est difficile à suivre dans ses méandres compliqués ! Voici qu'à la fin du livre, Bernard retourne auprès de son père. Et Gide approuve de nouveau sa conduite, car la révolte systématique conseille "la ruse impie ou use inutilement le meilleur de son énergie". La plupart des personnages, d'abord entraînés par l'ange du mal, retournent au bien, en même temps que

s'achève le roman. Ils ont tous ce besoin de craindre que leur âme ne soit en état de péché, crainte qui est une espèce de volupté dangereuse, mais sans laquelle la vie leur apparaîtrait morose. Sous quelque aspect que Gide l'envisage, il reste toujours le fervent, le mystique, un chrétien...

Un chrétien torturé. L'étroitesse du puritanisme l'épouvante. En pénétrant dans le collège des Vedel, il soulève la poussière hypocrite qui empoisonne tous les pensionnaires. Le vieux pasteur prêche, comme d'autres font du négoce. Le vieil Azaïs, le grand-père, est complètement berné par ses enfants. "Je reste ahuri, dit Gide, devant l'épaisseur de mensonge où peut se complaire un dévot." Mais il y a plus : cette pauvre fille Rachel, qui est le type du dévouement, à quoi aboutit sa vie ? A rien. Son frère, comme tout le monde, se moque d'elle, s'amuse à la martyriser. De même ce vieux La Pérouse, misérable professeur de piano, qui a vécu pour la vertu en ascète, découvre trop tard que "le Bon Dieu l'a roulé...". Ou encore Pauline, la seule femme pure de toutes ces familles bourgeoises, où règne l'adultère, n'est guère récompensée par l'amour de ses enfants ; quant à son "honnêteté", elle n'implique sans doute que résignation. Ainsi le sacrifice de soi ne signifie rien, s'il n'émane pas d'un individu qui a cultivé sa personnalité, si ce sacrifice n'est pas une sorte d'enthousiasme, où l'individu "se laisse vaincre par Dieu", une ferveur...

Le péché, lui non plus, ne mène nulle part. Les personnages de ce roman nous le prouvent. Cependant les démons et le diable sont partout et provoquent nos principales démarches. Ils font maître, par exemple, chez Gide cette "fatale curiosité" qui le pousse à considérer avec "amusement" les vols du petit Georges, le départ de Bernard, l'adolescence troublante des jeunes gens... C'est de cette curiosité amusée qu'est sortie chez l'auteur des *Caves du Vatican* ce thème de l'acte gratuit, c'est-à-dire parfaitement inutile... Ici, Bernard s'empare de la valise d'Édouard et, incidemment, de son contenu. Mais ce n'est pas un voleur. C'est un acte gratuit qui l'y conduit, un fervent besoin d'action pour l'action...

Ce roman est une lutte perpétuelle entre la fiction et la réalité, l'amour et la débauche, l'individu et la société, la religion et l'hypocrisie, le bien et le mal. Une inquiétude tendue lui donne son final approfondissement. Et une sorte de ferveur mystique, que

l'adolescent, symbole lui-même de l'inquiétude, exprime le plus parfaitement, permet d'y atteindre l'essence même de l'être et de la vie. "Transporter le drame sur le plan moral", c'est, selon Gide, l'effort qui devrait être assigné au roman chrétien. Sans doute y a-t-il cette fois réussi... Cependant la vie ne s'arrête pas avec la fin d'un roman. La curiosité gratuite nous ramène dans la ligne de son mouvement. Les derniers mots du livre, et qui rappellent ceux de *L'Immoraliste*, sont : "Je suis bien curieux de connaître Caloub [le jeune frère de Bernard]."

H. DANIEL-ROPS

(*La Revue Nouvelle*, n° 17, 15 avril 1926, pp. 43-6)

(*Henri Petiot, dit Daniel-Rops (1901-1965), futur auteur de Jésus en son temps et des nombreux volumes d'histoire biblique et chrétienne qui lui vaudront d'être élu à l'Académie française, publiée en 1926 sa première plaquette, Sur le Théâtre de H.-R. Lenormand et s'apprête à réunir une vingtaine d'essais écrits depuis deux ans sous le titre Notre Inquiétude (Perrin, 1927), où vingt-cinq pages seront consacrées à "La Leçon d'André Gide". Le jeune écrivain catholique collabore alors régulièrement à la chronique littéraire de La Revue Nouvelle.*)

Il faudrait écrire deux articles sur ce livre des *Faux-Monnayeurs* : un, qui le concernât directement, et un second où fût analysée la gêne candide qu'ont avouée la plupart de nos critiques à en parler. A cette gêne nous discernons bien des causes. Celle-ci d'abord que la personnalité d'André Gide, étant fuyante, se laisse malaisément enfermer en une formule, ce qui ne laisse pas d'importuner ceux qui font métier d'analyser l'œuvre d'autrui et qui, ce faisant, ont intérêt à trouver cette œuvre limpide et accessible. Puis cette autre qu'André Gide, ayant peint tous ses personnages dans les perspectives de l'homosexualité, fait figure d'être à part, et crée, par cela même, une psychologie un peu déroutante. Enfin et surtout, André Gide écrit des romans qui ne ressemblent à nul autre. Au contraire de tant de romanciers qui font leurs livres sans savoir comment, Gide sait, il sait trop même, comment il fait ses œuvres. Mensonge et suprême habileté d'un écrivain parfaitement maître de sa technique, que cette apparence de laisser-aller dans l'intrigue et dans le style ; mensonge et adresse rare que

l'atmosphère de mystère qui enveloppe tous les personnages ; men-  
songes encore que cette fin qui laisse tout en suspens. Aucun livre  
n'est plus conscient, plus volontaire, plus composé, plus conduit.

On a déjà souligné que Gide considérait ce livre comme son  
premier roman. Cela a pu surprendre ceux qui tiennent *Adolphe* et  
*Dominique* pour de vrais romans : non les fidèles d'André Gide qui  
savent bien que *L'Immoraliste* et *La Porte étroite* étaient de sim-  
ples récits. Gide admet que le roman suppose des conflits de carac-  
tères, tandis que le récit accepte le groupement de tous les faits  
autour d'un héros central. Gide s'est donc appliqué à étudier ses  
héros par leurs réactions les uns sur les autres, ce qui l'a tout  
naturellement amené à emmêler son intrigue à plaisir. Complication  
aux tentations de laquelle il était d'ailleurs enclin de céder de-  
puis qu'il avait étudié les romans anglais et russes, surtout Dos-  
toïévski. Mais il faut distinguer. Dostoïévski est brouillon, la  
chose est sûre. Ses personnages lui échappent, et ses intrigues, et  
toute son œuvre. Un récit s'enchaîne à un autre et on sent bien  
qu'il n'en est pas responsable. Quand Gide interromp une intrigue  
pour pénétrer dans une autre, il le fait en pleine conscience et a-  
vec le plaisir de dérouter. Son désordre est encore un ordre, et  
quoi qu'il fasse, il demeure esprit français, je veux dire carté-  
sien.

C'est volontairement qu'il coupe son roman en tranches dis-  
tinctes : ne sent-on pas (mais cela est plus agréable qu'autre cho-  
se) le procédé dans la façon dont, sans en avoir l'air, il se ménage  
des transitions ? Chacun de ses chapitres, en finissant, s'amenu-  
ise, se rétrécit, finit en pointe sur un personnage qui, d'un bond,  
passe à un autre le soin de continuer. Ici encore, très belle vir-  
tuosité. — Non vraiment, on ne me fera pas prendre ce roman pour  
un livre de début, avec les qualités et les défauts des livres de  
début. Les maladresses mêmes ont leur sens et quand Gide manque un  
effet, ce n'est pas comme le comte de Passavant : soyez sûrs qu'il  
le fait exprès. Par exemple le passage de l'ange...

D'ailleurs Gide ne nous cèle qu'à demi qu'il a gardé pleine  
conscience. Je vois presque un aveu dans le procédé d'auto-critique  
d'Édouard à l'égard des *Faux-Monnayeurs*. C'est un moyen que Gide  
connaît bien ; il l'a déjà utilisé dans *Faludes* et l'on pourrait  
dire que, dans tous ses livres, plus ou moins, on en trouve trace.

Édouard tient son journal de vie ; tous les personnages d'André Gide ont ainsi l'habitude des confessions quotidiennes. "La forte éducation puritaine..." dirait notre auteur. Il y a mieux. Édouard est un romancier — et un romancier qui écrit *Les Faux-Monnayeurs*. De même le héros de *Paludes* était un auteur qui écrivait *Paludes*. Cela permet à Édouard de discuter devant nous de points qui nous intéressent au premier chef : par exemple de savoir si ce titre est bon ou mauvais, comment doit être fait un roman, ce qu'Édouard pense de sa façon de grouper et d'animer les personnages. C'est donc un film qui s'interrompt de temps en temps pour présenter l'envers du décor. Cela est prodigieusement intéressant. Ah ! si le cinéma nous en donnait autant, il conquerrait plus facilement mon affection !

Le résultat de tout cela est un énorme livre, confus, difficile à lire, et qu'il est sans nul doute impossible de comprendre si on ne le relit pas deux ou trois fois. Je ne veux pas résumer ici les diverses intrigues des *Faux-Monnayeurs*. Je ne vois guère l'utilité de cette tâche. Il y en a une douzaine qui sont à peu près toutes de la même importance et dont aucune ne manque d'intérêt. (Ici un léger défaut : il est difficile d'admettre que tous ces héros soient parents, cousins, amis ou amants.) Cette multiplicité d'intrigues exige beaucoup du lecteur, sans doute ; mais elle affirme un auteur d'une richesse prodigieuse et qui ne se réduit pas aux histoires squelettiques que nous avons accoutumé de lire ces temps-ci. Car enfin, il faut bien le dire ! Tant de fâcheux ont attaqué Gide qu'il n'est pas inutile de lui apporter un témoignage, si modeste soit-il : je n'aime pas le style de Gide dans *Les Faux-Monnayeurs* (il est vrai que volontairement le style ici est dédaigné), mais j'admire profondément l'intensité de ce livre, ses perspectives mystérieuses et tous les éléments de découverte qu'il nous offre, dans des domaines si opposés. — Car ce n'est point pour admirer ou railler une telle œuvre que nous avons entrepris cette note. Un critique a mieux à faire qu'à juger. Il lui faut comprendre.

*Les Faux-Monnayeurs*, incontestablement, appartiennent à cette catégorie d'ouvrages qui nous apprennent quelque chose. C'est peut-être un goût quelque peu pédagogique que nous avouons ici : il importe peu. Qu'on relise la courte, mais excellente préface que Jac-



ques Rivière plaça en tête du *Bal du Comte d'Orgel*, de Raymond Radiguet. Je me rallie pleinement à l'opinion de ce grand esprit : quel que soit son objet, je donne toujours la préférence à la découverte et méprise la simple distraction. Or un livre comme *Les Faux-Monnayeurs* nous ouvre des horizons nouveaux, dont quelques-uns sont assez sombres. Il montre en chacun des hommes des forces insoupçonnées, souvent antagonistes. Il souligne les oppositions psychologiques toujours possibles ; il insiste sur la célèbre théorie des postulations multiples et simultanées vers le bien et le mal. Bernard croit haïr M. Profitendieu, mais il s'aperçoit que peut-être, cet homme qui le savait un bâtard, l'a aimé plus que ses autres enfants. Alors il change de sentiment et ce qui, en lui, était haine, tout naturellement, il le découvre naissante affection.

Dans cet ordre d'idées, les personnages les plus intéressants sont ceux du vieux La Pérouse et du petit Boris. Celui de Strouvilhou pourrait l'être autant, mais il n'a pas attiré Gide qui l'a négligé, le jugeant sans doute trop matériellement "faux-monnayeur". La Pérouse et Boris sont intéressants dans leurs névroses, mais assez peu en fonction de leurs névroses. S'il y a une maladresse involontaire dans *Les Faux-Monnayeurs*, c'est bien celle qu'a commise Gide, brûlant ses vaisseaux, en faisant allusion au freudisme à propos de Boris. Il emploie la psychanalyse avec un manque de doigté qui sent l'innocence.

Mais plus encore que dans la psychologie, c'est dans le domaine moral que ce livre nous fait accomplir les plus belles découvertes. Il complète la connaissance profonde que nous avons de la pensée gidienne ; il ajoute à la doctrine subjacente à son œuvre, celle de la prédominance de l'esthétique. La morale de Gide est une morale d'équilibre, d'eurythmie, de réussite dans le choix des proportions. Elle exige de la conscience qu'elle garde un sens de la beauté morale (ce qui n'est pas forcément conforme à celui de la morale). Elle est nietzschéenne d'origine dans la mesure où elle préconise le plein accomplissement de soi-même. *Les Faux-Monnayeurs* ? Un traité de morale pratique.

Mais ce titre ? Ah, comme il a embarrassé les critiques ! Même M. Henri Hertz qui, dans l'excellent article qu'il a écrit pour *La Nouvelle Revue Française*, se demande le sens précis de ces mots ! Homme de peu de foi ! — Ou je me trompe fort, ou Gide, en deux ou

trois points de son œuvre, a indiqué le sens exact de ce titre. Qu'on nous pardonne de citer ici ce que nous écrivions ailleurs au cours d'un article d'ensemble sur l'œuvre de Gide : "Peuvent être taxés de *Faux-Monnayeurs* (indépendamment de toute intrigue et de toute anecdote) ceux qui, par l'acceptation d'une discipline extérieure, d'une morale à laquelle ils ne donnent qu'une adhésion superficielle, se cachent le visage sous un masque, tendent à autrui des valeurs qui ne sont pas réellement celles qui leur appartiennent, s'en tenir strictement à cette ligne de parfait équilibre, de pure sincérité est une tâche fort difficile", c'est pourtant le but que nous désigne André Gide.

Et pour proposer une telle explication, je me base sur Gide lui-même. Sur divers passages des *Faux-Monnayeurs*, en particulier les phrases suivantes de Bernard : "*Je voudrais, tout le long de ma vie, au moindre choc, rendre un son pur, probe, authentique. Presque tous les gens que j'ai connus sonnent faux. Valoir exactement ce qu'on paraît : ne pas chercher à paraître plus qu'on ne vaut.*" — Puis sur deux fragments que l'on trouvera dans les *Morceaux choisis*, l'un page 397, l'autre page 430 et suivantes. — Enfin à quelques phrases que j'extrahis d'une lettre que Gide adressa à un auteur contemporain et qu'il a publiée. "*Ce n'est point que je ne reconnaisse, et depuis longtemps, la justesse de vos maximes, mais certaines d'entre elles me paraissent bien moins en rapport avec celui que vous êtes qu'avec celui que vous voudriez qu'on vous crût... Je ne prétends pas que vos aphorismes ne soient pas sincères — non — mais que très sincèrement vous vous trompez sur vous-même et nous trompez.*" La définition des *Faux-Monnayeurs*, du comte de Passavant en particulier, la voilà. La question n'est pas de savoir si je prends à mon compte les griefs que Gide adresse à cet écrivain — je veux dire à Passavant. Ce qui m'intéresse, c'est de deviner le sens de ce terme mystérieux (auquel Gide a encore ajouté du mystère en brochant sur le tout une anecdote de police). Si je me trompe, Gide saura bien le dire. Mais je crois plutôt que de toutes façons il protestera. N'importe. Les lecteurs curieux trouveront ces lignes avec quelque joie, dans *Incidences*, à la page soixante-sept.

## MONSIEUR DE LA MALICE

(La Volonté, 24 février 1926)

(*Quel menu échetier se cachait sous ce pseudonyme ? Nous l'ignorons...*)

N'y aurait-il plus de critiques, de critiques lisants et relisants, de critiques à bibliothèques lesquels, au temps de Sainte-Beuve, apportaient, sur l'auteur d'un livre, une étude détaillée et complète ?

Tous les feuilletons se sont mobilisés au service du dernier-né de M. André Gide : *Les Faux-Monnayeurs*. M. François Porché, dans *Paris-Midi*, M. Kemp, dans *La Liberté*, M. Souday, dans *Le Temps*, M. André Thérive, dans *L'Opinion*, tous ont remarqué l'indication : *premier roman*, inscrite dans la dédicace du livre. Aucun n'a pensé à regarder dans sa bibliothèque (mais on vend tant de livres aujourd'hui) si aucun livre de M. André Gide ne portait la mention : roman. C'est précisément le cas pour *L'Immoraliste* (éditions du Mercure de France).

Ajoutons, à ce qu'on pourrait appeler la décharge de M. André Gide, qu'il ne sait peut-être plus compter jusqu'à deux, comme les vieux messieurs vicieux de la chanson qui a fait la célébrité de M. Maurice Donnay au temps du Chat Noir.

## JEAN PRÉVOST

(Le Navire d'argent, mars 1926, pp. 211-2)

(*Normalien, ancien élève d'Alain en khâgne, Jean Prévost (1901-1944), avant d'être le romancier des Frères Bouquinquant (1930) et l'auteur de La Création chez Stendhal (1942), a commencé par deux essais d'analyse psychologique remarqués : Tentative de solitude (1925) et Essai sur l'Introspection (1926). Il échangea quelques lettres avec Gide : la Bibliothèque Doucet conserve trois lettres de lui à Gide, non datées, et le double dactylographié de deux lettres de Gide à Jean Prévost, des 14 juin 1929 et 12 juillet 1932, toutes inédites.*)

Ce livre, il nous avait un peu déçus, aux premiers mois de sa parution : il est dangereux d'être trop attendu ; peut-être aussi, par l'influence du roman feuilleton, un récit découpé en tranches se fait-il suivre avec trop de hâte, trop d'intérêt pour l'intri-

gue. Se presser, c'est justement la plus fâcheuse disposition pour aborder *Les Faux-Monnayeurs*.

Le roman, pour Gide — puisque aucune de ses œuvres précédentes ne porte ce nom, ce serait une action qui n'aurait plus aucun souci des lois du temps : conversations, papiers ou lettres accéssoires, commentaires et réflexions, c'est une grande journée de désœuvrement que demande ce livre. André Gide semble remarquable moins par ses dons de créateur que par son art de comprendre et de juger. Il aurait pu être, et de haut, le plus grand des critiques français ; il a été un grand écrivain, jamais surabondant et toujours renouvelé, par une incomparable critique de soi-même. Mais souvent il veut échapper à cette perfection qui le limite. Il se débrailait déjà dans *Les Caves du Vatican* ; avec le même sens aigu de la taquinerie, avec plus de richesse, il reprend la même allure dans *Les Faux-Monnayeurs* ; il se dépeigne artistement, il se déboutonne tant qu'il peut ; il fait broussailler son talent, pour paraître plus touffu et plus riche ; multiplie sur son espalier les surgeons sauvages, pour dire : c'est la nature, c'est la vie.

Cette conception doit quelque chose aux romans anglais, à Proust, surtout à Dostoïevski. Mais on sait que l'auteur des *Possédés* vendait ses livres au poids, et son abondance n'est pas seulement une règle d'esthétique.

La psychologie de Gide doit bien davantage encore à Dostoïevski ; cela devrait être étudié dans l'ensemble de son œuvre ; bornons-nous à en montrer, sans les discuter, les deux principes cachés : l'âme est une substance, et comme un être caché dans chaque être ; il y a dans chaque être plusieurs *profondeurs* superposées qui ne communiquent pas, et les moins visibles, les plus rares, sont les plus réelles.

Il faut juger Gide plus qu'un autre sur ses intentions, parce qu'il est l'artiste le plus conscient qui soit. Mais la valeur du livre est ailleurs que dans ces gros efforts qui n'ont pas entièrement réussi. Dans les personnages, et dans l'auteur, il y a un côté potache, un air Janson de Sailly qui charment le lecteur de loisir. Tous se jettent dans le compliqué avec une fraîcheur d'âme charmante ; André Gide les taquine, surtout les plus jeunes, comme un grand-père ferait ses petits-enfants. C'est une sorte d'apologue, qui rappelle les moralités de la *Bibliothèque rose*, un parallèle

entre les bons pédérastes, représentés par Édouard, et les mauvais pédérastes, représentés par Passavant. Quant à la femme, c'est *le péché*. Ce livre où il a mis tant d'efforts a le charme des vacances, du gratuit, de l'improvisé. Je sais bien que beaucoup de pages — en particulier le *Journal d'Édouard*, ont une grande pénétration, un intérêt plus ferme, mais là n'est pas le ton ni le mérite essentiel des *Faux-Monnayeurs*, et cela fait penser aux autres œuvres de Gide.

M. André Gide avait peut-être voulu faire un grand livre très fort ; il a fait un gros livre très agréable : la réussite demeure importante. Ce vaste ouvrage, moins substantiel qu'il n'en a l'air, orné de floraisons curieuses, et fermentant quelque peu dans l'esprit, ressemble à un chou-fleur. Quelque présomption, tant d'influences subies, des gaucheries, des enfantillages, lui donnent l'air d'une œuvre de jeunesse. Et peut-être André Gide a-t-il obtenu, là, ce qu'il a cherché.

GABRIEL D'AUBARÈDE

GEORGES BOURGUET

(*Les Cahiers du Sud*,

mai 1926, pp. 384-8, et juillet 1926, pp. 42-7)

(*La vaillante et vivante revue marseillaise, fondée en 1914 (et qui mourut en 1966), publia deux "opinions" sur Les Faux-Monnayeurs : la première était due au jeune romancier provençal Gabriel d'Aubarède, dont le premier livre Le Jeune Homme puéril faisait d'ailleurs l'objet d'un compte rendu qui suivait immédiatement son article sur le roman de Gide.*)

#### PREMIÈRE OPINION SUR LES FAUX-MONNAYEURS

*Nous avons pensé qu'à propos d'un auteur ayant l'importance d'André Gide, il serait intéressant de publier deux articles, conçus et écrits en toute indépendance l'un de l'autre. Nous donnons ici l'opinion de Gabriel d'Aubarède ; on pourra lire dans notre prochain numéro celle de Georges Bourguet.*

La séduction exercée sur les jeunes esprits par André Gide est telle, qu'ils ne peuvent se détacher de lui que passionnément. Les admirations littéraires ont quelque chose des dévotions amoureuses : on ne les éprouve pas sans excès, on ne les retire pas sans

injustice. Rarement ces lois sentimentales furent aussi vraies que pour André Gide, et c'est ce qui rend si difficile une saine appréciation de son dernier livre, paru en une période où beaucoup de ceux qui subirent son influence paraissent vouloir, et non sans une mauvaise humeur assez suspecte, la rejeter. Peut-être faudrait-il ajouter certains snobismes, certains caprices particuliers au monde des lettres — avant-gardes comprises — où les vents viennent on ne sait d'où et tournent on ne sait pourquoi, où les moutons qui s'ignorent sont si nombreux. C'est ainsi qu'une certaine partie de l'opinion, celle qui donne le *la* à la critique parlée, se trouvait assez nettement prévenue contre *Les Faux-Monnayeurs*, ce "premier roman" attendu depuis si longtemps, avant même qu'il eût paru. Le livre à peine depuis quelques jours aux devantures, maints critiques effrayés ne voyaient-ils pas se poser une "question du roman" ? Il faut dire que Gide s'est toujours plu à provoquer ces rumeurs. Il aime à voir, au moment de publier un livre, accourir le troupeau. Alors, il file en Afrique.

Tout imprégné de Dostoïewski qu'il soit, et gidien qu'il reste, je suis étonné qu'on ait songé à disputer l'étiquette de "roman" à ce livre, un des rares récits à grande mise en scène paru en France depuis longtemps. Il est vain de dire qu'une œuvre est "loin de la vie". La "vie", avec le "cœur" et la "réalité" est un de ces mots à tout faire qui ont pour principal résultat d'aggraver le chaos qui nous entoure. Pourquoi, en face d'une œuvre, ne pas constater plus simplement si elle vit ou non ? Impossible de situer la "vie" à droite ou à gauche, haut ou sur la terre, mais du moins peut-on, lorsqu'on sent un récit animé d'un mouvement profondément inexplicable, être assuré qu'il vit. C'est le cas des *Faux-Monnayeurs*, où l'action n'est à aucun moment ni une ni immobile. Gide s'est appliqué à libérer son roman de toute préméditation, de toute arrière-pensée qui eussent pu en entraver le libre déroulement. *"Les livres que j'ai écrits jusqu'à présent, peut-on lire dans le journal d'Édouard, me paraissent comparables à ces bassins des jardins publics, d'un contour précis, parfait peut-être, mais où l'eau captive est sans vie. A présent, je la veux laisser couler selon sa pente, tantôt rapide et tantôt lente, en des lacs que je me refuse à prévoir. X. soutient que le bon romancier doit, avant de commencer un livre, savoir comment ce livre finira. Pour moi, qui laisse*

aller le mien à l'aventure, je considère que la vie ne nous propose jamais rien qui, tout autant qu'un aboutissement, ne puisse être considéré comme un nouveau point de départ." Intention bien gidienne, et qui, si maintes manies et partis-pris l'empêchent d'aboutir pleinement, a du moins réservé aux familiers de Gide la surprise d'une qualité que ses œuvres antérieures (au contour pourtant moins précis qu'il semble le croire) avaient peu encore révélée : une imagination très vive, aux efflorescences les plus riches et les plus imprévues. Bien mieux, il semble qu'à suivre les fils d'aventures qui vont s'engendrant les unes les autres, certaines caractéristiques de Gide se soient enfin précisées : plutôt souple que compliqué, plus délié qu'inconstant, plus révolté qu'inquiet... Rien de tel que le contact avec les personnes et les faits pour révéler la tonalité authentique d'un esprit.

Mais il faut que ses protagonistes demeurent indépendants et seuls en relief. D'un roman de Gide, on pouvait redouter l'inverse, et d'autant plus qu'il fait prononcer par Édouard des paroles bien inquiétantes : *"L'histoire du livre m'aura plus intéressé que le livre lui-même — les idées m'intéressent plus que les hommes — quelque chose qui serait comme l'art de la fugue, et je ne vois pas pourquoi ce qui fut possible en musique serait impossible en littérature."* Mais des opinions d'Édouard, beaucoup sont des pièges que nous tend l'auteur, des critiques qu'il nous suggère, en vertu de cet amour pervers du malentendu qui est peut-être son vice le plus grave. Qu'il l'ait voulu ou non, c'est un fait que le plus grand nombre de ses personnages sont réellement, physiquement présents dans *Les Faux-Monnayeurs*. Sans doute il n'a pas tracé leur portrait dès leur entrée en scène, approfondi d'une énumération de leurs antécédents physiques et moraux, comme l'eussent fait Balzac et même Dostoïewski ; mais peu importe, si leurs gestes, mouvements de physionomie sont saisis au passage, si exactitude et mobilité coïncident. C'est le cas en ce qui concerne tout au moins le vieux musicien La Pérouse et sa femme, le ménage Molinier, le juge Profitendieu, le romancier mondain Passavant, les Azaïs, les Vedel, et même une femme : Lady Griffith, que l'auteur a bien tort de dédaigner dès le milieu du récit, l'envoyant courir les mers pour plus de simplicité. Il faut noter aussi la justesse de ton des dialogues, cette qualité si rare, et combien révélatrice !

Ce qu'il faut regretter, c'est que tous les personnages ne

soient pas présents à un même degré, et ici la partialité de Gide se trahit, d'ailleurs au détriment de ses préférences, et faussant d'une manière redoutable toutes les perspectives de son œuvre. On remarque que parmi les personnages cités plus haut comme physiquement présents et différenciés, il n'y a pas un jeune homme, ni un enfant : c'est la génération des parents. A lire attentivement *Les Faux-Monnayeurs*, on s'aperçoit en effet que les traits distinctifs des grandes personnes, Édouard excepté, prennent, au fur et à mesure qu'on s'enfonce dans le récit, une précision croissante, alors que les personnages de la génération montante demeurent imprécis, insuffisamment distincts les uns des autres, et comme s'obscurcissant réciproquement. Il est triste de voir un grand écrivain aboutir à montrer si confusément ce qu'il aime, si nettement ce qu'il abhorre. La dureté, chez lui, devient précision ; l'amour est sa faiblesse. C'est qu'il s'aime surtout. Ces jeunes gens, il ne les détache pas de lui-même. Bien au contraire, il projette sur eux tout son trouble. Sans doute Bernard, Olivier, Armand ne sont pas identiques. Que ce soit par volonté, ferveur ou désespoir, c'est sincèrement que chacun d'eux désire être soi-même, et il y parvient tant bien que mal ; mais pas un qui ne s'apparente par quelque trait à Lafcadio — c'est-à-dire à Édouard — c'est-à-dire à Gide. Point entre eux, lorsque Édouard les rencontre, de ces différences essentielles qui existent entre toutes les personnes que pousse vers nous le romanesque cruel ou charmant des circonstances ; ils sont tels que les souhaitaient son cœur, ses sens ou son esprit ; ils viennent à point pour entretenir, pour occuper son inquiétude ; ils sont des ombres de lui-même.

Mais faut-il reprocher à Gide plus sévèrement qu'à un autre une faiblesse à laquelle si peu de créateurs échappèrent ? Elle ne saurait empêcher *Les Faux-Monnayeurs* d'être un roman, un des plus riches parus depuis longtemps. Et je proteste ici contre la tendance qu'ont certains à n'y voir que la seule expression d'un vice à la mode. A bien compter, deux personnages seulement en sont atteints, et les autres ne sont pas moins vivants. C'est montrer que l'on est soi-même obsédé par le snobisme en question, que de le soupçonner en des chapitres où il n'a que faire, et ne joue, en fait, aucun rôle.



DEUXIÈME OPINION SUR *LES FAUX-MONNAYEURS*

"Je joue tout le long du livre  
à cache-cache avec mon titre."

André GIDE.

La première fois que je lus *Les Faux-Monnayeurs*, une sourde irritation m'anima contre André Gide. Comme s'il eût fallu que je me défendisse, j'attaquais de front une si basse morale, tant de cynisme, une telle immoralité. Je hurlais avec les imbéciles, presque avec satisfaction. Je confondais, dans mon désir de libération, l'œuvre et l'homme, étayant de souvenirs et de médisances la volorité de mon esprit.

La critique acheva de fausser mon jugement. Ce ne furent qu'épines sous les roses, qu'attaques grossières de jaloux, qu'éloges de comparses. Quelque chose comme une conspiration aboutissait. "Premier roman" ironisait M. Læwel ; "comment appellerons-nous donc *L'Immoraliste* et *La Porte étroite* ?". M. Jaloux concédait une valeur au livre mais, le comparant aux romans russes, plaignait, *in petto*, M. Gide d'avoir réalisé une œuvre informe. M. Mauclair défendait la morale outragée et se frappait la poitrine. Quelle sainte croisade ! Tous les amis des gentils s'engagèrent courageusement.

Les œuvres puissantes suscitent toujours ces réactions. Quelque chose de vraiment fort gêne aussi bien ceux qui se croient de la partie que les lecteurs bénévoles. Le critique de profession est fatalement obligé de méconnaître le bel objet. Il ramène tout à un canon qu'il s'est formé par commodité, canon selon lequel il déforme à sa guise ce dont il parle.

Ne serions-nous pas, en effet, devant un grand livre ? Pour le bien situer, il faut se rappeler la courbe d'André Gide : des *Cahiers d'André Walter* à *L'Immoraliste*, de *L'Immoraliste* aux *Caves du Vatican*, des *Caves* aux *Faux-Monnayeurs*. Je sais bien qu'après coup on découvre la filière, que dans *Paludes*, livre centre de sa pensée, est enclose toute son œuvre. Mais combien imprévisible ne reste-t-il pas ?

Chaque nouvel ouvrage donne l'impression, quand il paraît, que l'auteur est arrivé au bout de sa carrière. On ne sait pas ce qui va arriver. Une puissance pareille de renouvellement force l'admi-

ration.

Les amis mêmes de Gide, qui avaient lu des fragments des *Faux-Monnayeurs*, s'effraient quand *La N.R.F.* publia les deux tiers du roman. Gide, avec dédain, chassait son ombre en Afrique. Car, c'est ceci qui est épouvantable, n'est-ce pas ? ceux qui se disent les amis de Gide le détestent. L'amitié qu'inspire la merveilleuse intelligence de cet homme, son équilibre physique (n'ai-je pas reconnu les traits originaux de Gide sur les épaules de nos paysans d'Uzès ?) humilient ceux qui l'approchent. Et, peut-être, les hommes de lettres ne peuvent-ils pas lui pardonner cette supériorité, parce que le génie de Gide est perpétuellement intérieur. Encore une fois il déroutait le troupeau.

Je ne prétends pas que cette façon d'être soit absolument gratuite, qu'il n'y ait pas une volonté déterminante à ces chemins nouveaux qu'il se trace sans cesse. Nous pénétrons ici la suprême originalité de Gide. Son esprit *choisit* sans arrêt. Il ne s'arrête pas de choisir de nouveaux éléments qu'il s'incorpore.

Ainsi, quand on reconnaît quelques-uns de ces éléments, on commet l'erreur de vouloir pousser ceux-ci par la logique dans l'œuvre où ils apparaissent : Nietzsche et *Les Nourritures*, les puristes du XVII<sup>e</sup> et *Isabelle*, Dostoïewsky et *Les Faux-Monnayeurs*. Parallèles faciles et faux aussi. Bien sûr que *Les Faux-Monnayeurs* ne seraient pas ce qu'ils sont, si Gide n'avait étudié le roman russe. Nature d'une partie extérieure des personnages, goût des cas spéciaux qui reflètent le monde normal en le déformant, voilà des emprunts faits aux russes. On prend son bien où on le trouve. Et tant mieux que Gide ait trouvé ce nouvel aliment, que sa curiosité l'ait poussé à mieux pénétrer certains domaines. Mais je sens l'injustice de cette limitation.

L'œuvre est d'abord d'essence gidiennne et française. Dans la façon dont les personnages vont vivre, les faits survenir, on reconnaîtra la présence de Gide, l'atmosphère de notre société. Si Aliocha, si Stavroguine sont essentiellement russes, l'écrivain Édouard, les familles Molinier et Profitendieu sont françaises avant tout.

Découvrir des tares, des faiblesses sous l'apparence de la santé, le désordre sous le manteau de l'ordre, cela doit nous por-

ter à sympathiser avec le romancier qui, de la sorte, rejoint les moralistes par le moyen d'histoires agréables. Et cela aussi est bien national.

Comme elle paraît plaisante, dès lors, cette indignation des critiques vertueux qui, pour mieux cacher leur haine de tout ce qui les dépasse, font appel aux sentiments patriotiques, religieux, sociaux ! En vérité, il importe peu. Voici comment, je pense, nous pourrions expliquer le livre :

*Le romancier Édouard prépare un ouvrage qui s'appelle Les Faux-Monnayeurs. Pendant qu'il l'écrit, la vie précipite sous ses regards une suite d'aventures où il est mêlé, non pas accidentellement, mais parce que ces aventures sont celles de sa famille et se passent dans son milieu. Les événements se projettent sur les pages du roman et empêchent Édouard de distinguer la direction qu'il prend. Il a parfaitement conscience de cet état.*

*Sa curiosité, sa sensualité aussi, le mènent, et il se sent dominé par la fatalité, prédestiné comme tous les êtres. Son œuvre n'est et ne sera qu'une matérialisation, un épiphénomène sans importance, auquel il tiendra seulement au moment où il se manifestera. S'il est romancier, son métier ne le jette pas dans un monde clos, professionnel. Avec les tics, les nécessités de son labeur, il est avant tout un homme qui joue, sur cette terre, la comédie que Dieu décida de lui faire jouer.*

Tel me paraît le sens du livre. Nous revoyons, dans Édouard, Ménalque. Les derniers mots du journal d'Édouard nous semblent significatifs : "Je suis bien curieux de connaître Caloub." Bernard c'est Nathanaël, un Nathanaël dont nous savons qu'il est rentré chez lui, parmi les siens. Olivier, second Nathanaël, tentera de se tuer. "Il comprenait qu'on se tuât, mais seulement après avoir atteint un tel sommet de joie, que l'on ne puisse, après, que redescendre." Bernard, Olivier, Boris, Georges, Caloub, Vincent, Armand, oh ! famille des Nathanaëls.

Trois visages de femmes : Laura, Lady Griffith, M<sup>me</sup> Molinier ; créatures conventionnelles. Ici, visiblement, Gide voit du dehors. Aucun de ces êtres n'est percé dans son âme. La pensée de Gide change de climat : ici, elle dépeint. Il ne s'attarde guère, d'ailleurs. Il ne sait précisément parler que d'une pauvre fille, anor-

male, sacrifiée, vierge et enlaidie. La seule vivante femme de l'ouvrage est un cadavre, une sœur laïque : Rachel.

On croit entendre le froufrou d'une robe de femme ; mais le visiteur, dans cette demeure, n'entendra jamais que ce froufrou. Est-ce vraiment une femme qui a disparu dans l'ombre, et qu'on ne voit pas ?

C'est alors que la maîtrise d'un genre apparaît : ces créatures cérébrales, mal définies, qui semblent frôler à peine les hommes avec lesquels elles vivent, quelquefois avec passion, ne nous émeuvent pas. Jamais le lecteur ne prendra en pitié Laura, enceinte et délaissée ; jamais le lecteur n'excusera Sarah ; jamais lady Griffith, noyée, ne nous touchera. André Gide s'arrange à ne pas nous laisser porter attention aux femmes, qu'il présente, souvent, de pathétique façon.

On s'est servi des positions prises par l'auteur à différents moments, pour ne voir dans *Les Faux-Monnayeurs* qu'un système de défense. On a insinué que Gide avait insulté la famille et la société parce que beaucoup de ses personnages, presque tous les hommes, étaient anormaux. Vaine querelle ! Le romancier est libre d'étudier qui lui plaît.

Accusera-t-on de crime celui qui fera un roman sur les criminels ? Gide nous a montré des milieux parfaitement exacts, que nous côtoyons tous. Les vices sont aussi dans la société bourgeoise, la plus austère d'apparence. Il est évident qu'il se trouve des magistrats probes et d'autres non. Les magistrats Molinier et Profiten-dieu sont humains lorsqu'ils évitent un scandale qui les pourrait salir eux et la société qui les paie pour la défendre. En outre, l'ironie de l'auteur les accable et les flagelle.

J'ai l'impression, enfin, qu'il n'est pas temps de se prononcer sur ce livre. J'aurais voulu pouvoir en dénoncer les faiblesses. J'aurais voulu pouvoir crier à Gide : Bon débarras ! Les influences dont on se libère, on a toujours soin, par lâcheté, de les réprover. Certes, ma pensée, mes goûts littéraires, doivent beaucoup à Gide. A dix-huit ans, il fut pour moi comme une révélation, et j'aimais la vie passionnément dans l'exaltation des *Nourritures*.

C'est libéré de cet amour, enclin à trouver dans les œuvres nouvelles de celui qui a écrit *Paludes*, tout le mal possible, que

j'ai abordé *Les Faux-Monnayeurs*. La puissance, la maîtrise de Gide m'ont vaincu. Je n'aime pas sa pensée, je lui trouve un goût de mort que je déteste ; je sens en quel mépris cet homme doit tenir tout ce qui me fait meilleur. Je m'incline devant une telle œuvre d'art.

L'art, n'est-ce pas le choix ? *Les Faux-Monnayeurs* sont un livre porté des années dans l'esprit de l'auteur. Un souci constant de forme, de composition, en font une œuvre maîtresse. C'est cela que je voulais dire.

Un ennemi de cette taille, quel honneur de le combattre ! Mais avec des armes dignes de lui. Lorsque les chiens aboient, celui qui aboie avec eux, c'est par veulerie qu'il le fait. Et cette veulerie, parfois, le contente. Employer des moyens de polémique, abaisser au journal quotidien les problèmes que soulève une œuvre mûrie dans le silence et le travail, cela reste une indignité, cependant.

Le respect de son ennemi est la première condition de la beauté d'une lutte.

Georges BOURGUET

RENÉ GILLOUIN

(*La Semaine littéraire,*

n° 1677, 20 février 1926, pp. 85-7)

(Ancien habitué du café Vachette dans sa jeunesse, René Gillouin (1881-19 ), philosophe et moraliste, critique de Bergson et de Kant, va publier en juin de cette année 1926, chez Grasset, un recueil d'Esquisses littéraires et morales, qui réunit vingt des "causeries littéraires" qu'il a données depuis 1920 à l'hebdomadaire genevois *La Semaine littéraire* ; le livre s'ouvre d'ailleurs sur la "causerie" qu'il avait consacrée à *La Symphonie pastorale* le 23 octobre 1920.)

Je viens de lire *Les Faux-Monnayeurs*, et je garde de cette lecture, en même temps qu'une vive admiration pour d'incontestables beautés, un confus et pesant malaise, où il entre de l'ennui, de l'agacement, une sorte d'horreur, une âcre tristesse. A ces divers sentiments je vais tâcher d'assigner leurs causes. Je vais essayer de démêler l'extraordinaire enchevêtrement de dons et de talents, d'erreurs et de difformités qui font de ce livre, littérairement,

un livre manqué, moralement, un livre abominable, intellectuellement, un des livres d'idées les plus vivants, les plus riches, les plus puissamment suggestifs qui aient paru depuis des années.



*Les Faux-Monnayeurs* ont l'ambition d'être un roman, un vrai roman. M. André Gide, qui connaît le sens des mots, n'avait pas appelé romans, mais récits des ouvrages comme *L'Immoraliste*, *La Porte étroite* ou *La Symphonie pastorale*, par où il entendait marquer ce trait qui leur est en effet commun, qu'ils ont pour centre un personnage unique, par rapport auquel s'ordonnent les circonstances et les événements, en fonction duquel les autres personnages existent. A la différence du récit, le roman, dans son acception véritable, doit présenter de la vie un tableau plus ou moins ample, mais *polycentrique*, et dont l'intérêt réside avant tout dans le développement et dans les conflits de situations, de passions ou de caractères, posés et traités chacun pour soi. Le récit, c'est l'ascension en ballon captif ; le roman, c'est l'amarre coupée, l'ancre levée, la navigation en plein ciel ou, si l'on veut, en pleine mer. Le récit garde encore quelque chose de la subjectivité du lyrisme ou de la confession, le roman veut l'objectivité complète. En se résolvant, aux environs de la soixantaine, à ce *saut dans l'objectif* que — M. Paul Bourget conseillait au jeune Barrès dès le lendemain de *L'Homme libre* et que Barrès ne devait ajourner que de quelques années, au lendemain de *L'Ennemi des Lois*, — M. André Gide a tenté un effort de renouvellement d'autant plus digne d'estime que, d'une part, nulle circonstance extérieure ne sollicitait de lui cette périlleuse audace, seul son démon intérieur l'y poussait, et que d'autre part, jouant la difficulté et visant d'emblée aux cimes, il n'a pas seulement prétendu débiter par un vrai roman, mais par un grand roman à la façon de Stendhal ou de Goethe, de George Eliot ou Dostoïewsky. C'était une belle gageure ; malheureusement, M. André Gide n'avait pas les moyens de la soutenir. En dépit de réussites partielles de la qualité la plus rare, il a abouti et il devait aboutir, dans l'ensemble, à un échec, si frappant qu'on s'étonne même qu'avec son lucide esprit critique il n'ait pas vu les raisons qui le rendaient inévitable.

D'abord, l'objectivité requise par le roman suppose une simplicité (dans le sens où simplicité s'oppose à duplicité et non à

complexité), une naïveté, une spontanéité dans l'émotion, une aisance à se transporter à l'intérieur d'autrui, à se *mettre à sa place*, une absence d'individualisme, et pour tout dire une générosité dont M. André Gide est fort médiocrement pourvu. Comme il est supérieurement intelligent, il arrive à *mimer* cet altruisme de l'imagination et du sentiment, mais d'abord l'imitation, si parfaite qu'elle soit, n'égale jamais la nature, et l'*humanité* de M. André Gide, quand il y atteint, sent toujours à quelque degré l'artifice et l'effort ; et puis, quoi qu'il en ait, son exigeante subjectivité perce de place en place sous le masque d'objectivité dont elle essaye de se recouvrir.

Elle se manifeste déjà, cette subjectivité, dans la forme même du discours. De même qu'il y a un type idéal du roman, il y a une forme idéale de la narration romanesque ; c'est celle qui se fait oublier, qui n'interpose rien que de rigoureusement transparent entre l'esprit du lecteur et les objets que l'auteur lui propose. C'est en ce sens que Stendhal disait qu'il se préparait chaque jour à écrire par la lecture de deux pages du Code civil, qui est, en effet, un modèle de dépouillement et de transparence. Mais M. André Gide, lui, est un styliste ; tout ce qui sort de sa plume est *écrit*. Rien de mieux lorsqu'il parle en son nom propre ; il y a alors adéquation parfaite entre la distinction de la pensée et celle de la forme. Mais lorsque, faisant parler des personnages, il est obligé, par souci d'exactitude, de faire place dans l'élégant tissu de son récit à des platitudes ou à des grossièretés, il en résulte le plus choquant effet de désharmonie et de dispartate ; alors il se hâte de revenir à lui-même, et ses personnages se mettent à parler comme des livres, comme M. André Gide en personne, ce qui n'est pas moins choquant.

Mais l'irrépressible subjectivité de M. André Gide a, quant au fond, des conséquences autrement graves. D'abord, à de rares exceptions près, elle l'empêche de doter ses personnages d'une vie indépendante ; ou plus exactement, par certains côtés, ses personnages atteignent à l'objectivité, et par d'autres côtés ils restent rattachés à lui, ils incarnent des éléments ou des aspects de son propre drame intérieur. De là dans leur mode d'existence quelque chose de douteux et d'incertain, qui se trouve encore aggravé par l'arbitraire et le baroque des événements auxquels ils sont mêlés, car

l'affabulation des *Faux-Monnayeurs* est, dans son ensemble, purement extravagante, d'une absurdité sans liberté et sans joie, qui n'a rien à voir, hélas ! avec les jeux divins de la fantaisie ou de la poésie. Or je veux bien que le roman ne doive pas nécessairement faire concurrence à l'état-civil, ni s'asservir aux conditions d'une plate vraisemblance, mais il y a un minimum de réalité pour les personnages, de crédibilité pour les circonstances, au-dessous duquel il ne doit pas descendre et auquel M. André Gide n'atteint que par accident. Ce serait trop de dire que la qualité maîtresse du vrai romancier, l'imagination créatrice, réaliste, objective, fait complètement défaut à M. André Gide ; mais elle est chez lui inégale, capricieuse, et, en outre, perpétuellement troublée dans son activité par l'intervention d'éléments passionnels, dont un au moins est nettement morbide.



Je touche ici à un point délicat ; je l'aborderai franchement, à l'exemple de M. André Gide lui-même. Beaucoup d'hommes de talent, quelques-uns même de génie, ont été sexuellement des invertis, mais leur œuvre n'en porte pas témoignage, ou du moins ils ont si bien déguisé, transposé, sublimé leur anomalie sexuelle qu'il faut une psychologie bien exercée pour en déceler l'influence dans leur œuvre. M. André Gide, le premier parmi les écrivains de sa classe, a eu le triste courage, non seulement de donner à cette malformation psycho-physiologique une expression littéraire directe, mais à la différence de Marcel Proust, qui en a fait l'objet d'une analyse purement scientifique, d'en présenter une apologie sans détour. Ce prosélytisme éhonté est d'ailleurs, tous les médecins qui se sont occupés de la question l'ont noté<sup>1</sup>, une tendance commune à tous les invertis ; mais chez la plupart d'entre eux, soit timidité devant la réprobation sociale, soit suprême scrupule de l'esprit ou de la conscience, elle s'entoure d'hésitations, de précautions et de réserves. M. André Gide au contraire, bannissant toute prudence et tout ménagement de l'opinion, va jusqu'au bout de sa logique, et comme il est gâté jusqu'aux sources mêmes de la vie morale et spi-

1. Voir par exemple *Trois entretiens sur la sexualité*, par le Docteur François Nazier (aux éditions du Siècle, Paris 1926), pages 261 et suivantes.



rituelle, non content de réserver à des invertis les grands premiers rôles de son ouvrage, il nous les propose en modèle, il érige en vertu leur vice et leur maladie en santé. Il résulte de là, sur la plupart des scènes des *Faux-Monnayeurs*, une atmosphère qu'on ne respire jamais sans malaise, un malaise qui va souvent jusqu'au dégoût, lorsque par exemple, dans un passage de son Journal, le principal personnage du livre, l'*alter ego* de M. André Gide, Édouard, nous raconte comment, ayant recueilli chez lui son neveu Olivier pour qui il éprouve des sentiments beaucoup trop tendres, il obtient l'adhésion complaisante de sa propre sœur, de la mère d'Olivier qui nous est présentée par ailleurs comme une mère parfaite et presque comme une sainte femme — à ces monstrueuses amours, sous prétexte qu'elles préserveront l'adolescent de la débauche et des liaisons dégradantes. C'est d'ailleurs encore un trait caractéristique des invertis que cette prétention au rôle d'éducateurs de la jeunesse. Peut-être faudra-t-il être reconnaissant à M. André Gide de n'avoir pas reculé devant ce comble d'aberration intellectuelle et morale, et d'avoir ainsi permis aux esprits sains d'en mesurer le péril et l'horreur.

Un autre élément passionnel qui n'est guère moins virulent chez M. André Gide que son prosélytisme de l'inversion, c'est sa fureur anti-protestante. Protestant d'origine, M. André Gide a toujours manifesté, vis-à-vis des disciplines religieuses et morales de ses pères, une aversion sans mesure, d'autant plus ardente qu'il en demeure obsédé ou pour mieux dire possédé. Elles collent à lui comme une tunique de Nessus, qu'il peut bien souiller et mettre en pièces, mais dont il ne parvient pas à se délivrer, et dont il ne cesse de sentir la cuisante brûlure. Il n'est jamais beau pour un oiseau de salir son nid, et c'est ce vilain spectacle que nous donne M. André Gide lorsqu'il nous dépeint la famille Vedel comme une sentine de tous les vices et de toutes les hypocrisies. Toutefois, que mes coreligionnaires protestants, à qui je n'ai pas ménagé les marques de ma fidèle sympathie, me permettent ici un avertissement. Ce n'est certainement pas sans motif que du sein même du protestantisme s'élèvent depuis quelques années tant d'amères et violentes critiques contre les principes et les méthodes de l'éducation puritaine ; rien qu'en France, en moins d'une année, voici les *Lettres et Discours sur Les passions* de Robert Siefried, *Un homme de Dieu*

de Gabriel Marcel, *Les Faux-Monnayeurs* d'André Gide, un traité de morale, une pièce de théâtre, un roman, trois cris de révolte contre le moralisme protestant. Il ne s'agit pas, pour les amis du protestantisme, de faire chorus avec eux, mais ne conviendrait-il pas d'examiner à fond s'ils n'ont pas quelque raison d'être, à laquelle il serait sans doute possible de remédier ?

Pour en revenir à M. André Gide, tout anti-protestant qu'il soit ou qu'il veuille être, il lui échoit cette curieuse fortune, qui semble une revanche de l'immanente justice, qu'il offre en sa personne une sorte de caricature de l'esprit protestant. L'individualisme tant reproché, non sans raison, aux protestants, mais qui du moins, chez les protestants authentiques, trouve un contrepois ou un frein, soit dans le contenu objectif de la Révélation, soit dans les chaînes de la loi morale, tourne, chez ce protestant déchristianisé et démoralisé, à l'anarchisme intégral, qui est une absurdité pure, et qui, chez un homme aussi intelligent que M. André Gide, ne saurait s'expliquer que par un consentement exprès à la démoniaque tentation de nier et de détruire. Je dis bien démoniaque. Il y a dans *Les Faux-Monnayeurs* un chapitre qui porte en épigraphe ce membre de phrase emprunté à M. Paul Bourget : "La famille... cette cellule sociale", et où le mot cellule est pris, par une affreuse dérision, dans le sens de geôle, de régime cellulaire ; la véritable épigraphe de ce chapitre, et, ma foi, du livre tout entier, devrait être le vers célèbre par lequel Goethe caractérise Méphistophélès :

*Ich bin der Geist der stets verneint.*

Et sans doute M. André Gide est-il très conscient et très fier de

o°o

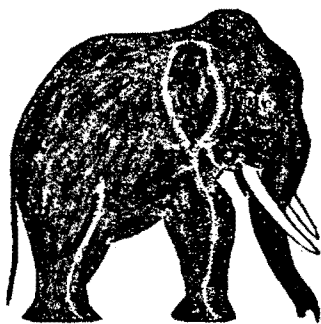
Tout ceci dit, il n'en reste pas moins que, comme nous le notions au début de cette étude, *Les Faux-Monnayeurs* fourmillent de rares beautés. Au point de vue de l'art du roman, certains portraits, certains épisodes, toute l'histoire du ménage La Pérouse, toute la peinture du groupe de chenapans adolescents qui culmine dans le suicide provoqué du naïf Boris, sont autant de petits chefs-d'œuvre. Au point de vue de l'intelligence critique, le Journal d'Édouard et les commentaires de l'auteur sur certains passages de ce Journal, sont émaillés de réflexions aiguës et profondes, qui ont dans la pensée de longs retentissements. Les conversa-

tions, les discussions d'idées qui abondent dans l'ouvrage ont cette saveur amère et forte, ce haut pathétique intellectuel qui n'appartiennent aujourd'hui qu'à M. André Gide. Suivant les temps, les lieux et les personnes, je dirais du livre comme de son auteur : "c'est un beau monstre, mais un monstre", ou : "c'est un monstre, mais un beau monstre".

*(La suite de ce dossier  
au prochain numéro.)*

RABINDRANATH TAGORE

AMAL  
et  
LA LETTRE  
DU ROI



TRADUIT  
PAR  
ANDRÉ GIDE  
BOIS DE FOJITA

LES PUBLICATIONS LUCIEN VOGEL  
A PARIS — 11, RUE SAINT-FLORENTIN

UNE REPRÉSENTATION  
D'"AMAL ET LA LETTRE DU ROI"  
PAR VICTOR MARTIN-SCHMETS

Albert Lepage, dans les années 1930, avait fondé et dirigeait à Bruxelles un théâtre qui s'appelait "Rataillon" et qui se voulait un "laboratoire de théâtre".

La deuxième année de son existence, en douzième spectacle, Albert Lepage inscrivait à son programme le prologue du *Soulier de satin*<sup>1</sup> de Claudel et *Amal et la lettre du Roi* de Rabindranath Tagore dans la traduction d'André Gide<sup>2</sup>.

La représentation<sup>3</sup> de la traduction de Gide eut lieu, sans l'œuvre de Claudel, en avant-première, lors d'une soirée de gala donnée au profit des œuvres scolaires du "Cercle", au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, le samedi 13 février 1932, avec la distribution suivante : *Madhav* : Albert Lepage, *Le Médecin* : Albert Deligne, *Gaffer* : Louis-Philippe Kammans, *Amal* : Alice Lepage, *le Laitier* : Jacques Hoste, *le Veilleur* : Henri Wauters, *le Prévôt* : Henri Falmagne, *Sudha* : Elsa Darciel, *le Messager* : A. Grosemans. Les décors et les costumes étaient de Victor Pétré.

Quelques semaines plus tard, "Rataillon" reprenait le spectacle, cette fois avec l'œuvre de Claudel, dans son propre théâtre, à la "Cour d'Angleterre", 157, rue de Laeken, à Bruxelles, pour trois représentations : les vendredi 29 avril, dimanche 1<sup>er</sup> et lundi 2 mai 1932.

Plusieurs journaux de Bruxelles (*Le Soir* du 25 avril 1932, *La Gazette* du 26 avril et *L'Horizon* du 30 avril) annoncèrent simplement le spectacle dans les rubriques habituelles.

Un autre journal, *L'Indépendance belge* (Bruxelles), annonça

lui aussi le spectacle, mais à deux reprises, en faisant chaque fois suivre ou précéder les indications ordinaires d'une courte notice ; la première fois, le 24 avril 1932 :

[...]

Au programme, Albert Lepage a porté deux œuvres de caractères bien différents, mais toutes deux de haute valeur : Amal ou [sic] la lettre du Roi, du poète indou [sic] Rabindranath Tagore, fut l'un des succès du Vieux-Colombier de Copeau<sup>4</sup> ; elle participe à la fois de la vieille tradition théâtrale de l'Inde et de la puissante personnalité de l'auteur du Jardinier d'amour.<sup>5</sup>

[...]

"Rataillon" continue ainsi à tenir vaillamment sa place à l'extrême-gauche — artistique, s'entend — de nos théâtres. Espérons que les esprits curieux des expériences nouvelles seront nombreux, ces soirs-là, à la Cour d'Angleterre.

[Signé : A.C.]

Une seconde fois, le 28 avril 1932 :

On connaît surtout le célèbre hindou Rabindranath Tagore par ses œuvres de poésie. Nous devons à André Gide une excellente traduction d'une comédie en deux actes : Amal ou [sic] la lettre du Roi. Cette œuvre infiniment enveloppante, dont la figure centrale est un petit garçon malade que tout son entourage s'entend à laisser mourir avec l'illusion qu'il vient de recevoir une lettre du Roi, est une chose particulièrement charmante.

La distribution était en partie différente de celle de la création : Madhav : Albert Lepage, le Médecin : Louis-Philippe Kamman, Amal : Alice Lepage, le Laitier : Fort. De Kegel, le Veilleur : Marcel Falmagne, le Prévôt : André Pesese, Suddha : Zosia Heyman, Gaffer : Marcel Falmagne, le Messager : Albert Hubner. La régie et la mise en scène étaient d'Albert Lepage, le décor de Georges Ista.

La presse était là, alors qu'elle semble avoir été absente de la soirée de gala, et donna, à notre connaissance, quatre comptes-rendus. Nous les transcrivons ci-dessous, en soustrayant ce qui a trait au Soulier de satin.

Un premier est dû à Camille Poupeye ; il a paru dans un jour-

nal dont nous ignorons le titre, du 1<sup>er</sup> mai 1932 :

[...] *Amal et la lettre du Roi de Rabindranath Tagore, dans la belle traduction d'André Gide.*

*Amal est un orphelin adopté par le bon Madhav son oncle, et auquel le médecin a ordonné de garder la chambre. N'étant pas autorisé à aller vers la vie qui l'attire, il appelle la vie à lui : assis à la fenêtre, il rêve ; et tous les passants, sur cette route orientale si pittoresquement animée de gens de tous métiers, lui doivent un bout de causette. Comment pourraient-ils refuser à un aussi aimable petit malade l'aumône de quelques bonnes paroles ?*

*Écoutant le laitier qui s'en vient de la rivière au pied des montagnes, Amal se propose de s'en aller là-bas, dès qu'il se sentira plus fort ; parlant au veilleur, il rêve de s'envoler avec le son du gong vers ce pays que personne ne sait ; au prévôt grincheux, il parle d'une lettre que va certainement lui envoyer le roi ; pour la jolie marchande de fleurs, il voudrait aller cueillir des fleurs rares dans la forêt épaisse où, ivre de miel, le colibri se berce au bout de la branche ; écoutant le mendiant Gaffer, déguisé en fakir, il a hâte de devenir un oiseau, afin de pouvoir vivre dans l'île des Ferruches.*

*En s'imaginant faire œuvre charitable en distrayant le petit Amal, tous s'en vont étonnés d'avoir senti une si étrange joie pénétrer en leur cœur.*

*Quant au petit, il croit avec une ferveur si grande que le roi lui enverra une lettre, que son désir se réalise.*

*A trop rester à la fenêtre, Amal a pris un mal qui s'aggrave, au point qu'il doit s'aliter. Le docteur conserve peu d'espoir. C'est en ce moment que le malicieux prévôt apporte une page blanche ; mais le fakir est là qui sait tout lire : par cette missive unique, le roi fait part à son petit ami de sa prochaine visite. La fièvre fera le reste.*

*En effet, un messager vient annoncer l'arrivée du roi ; le médecin de la Cour l'accompagne : qu'on souffle la lampe et que tous demeurent tranquilles. Voici la petite fleuriste ; elle vient poser sur l'enfant endormi les fleurs du souvenir. Amal est parti à jamais vers ces pays où l'attendent les merveilles qu'il cherchait, de sa fenêtre, au delà des passants, au delà de ses regards assoiffés de beauté.*

*C'est tout. Mais peut-on jamais oublier la fragrance d'un si*

*touchant poème, la clarté d'une si sereine vision ?*

*Le rôle d'Amal n'est point des plus commodes. Il était au-dessus des moyens de M<sup>lle</sup> Alice Lepage, qui a essayé de tenir l'emploi avec simplicité et compréhension, mais la faiblesse de l'organe et l'acoustique défectueuse de la salle ont empêché que l'auditoire partageât son émotion et goûtât pleinement la magie de cette œuvre sans prétention.*

Un autre, signé L.P., parut dans *Le Peuple* (Bruxelles), le 1<sup>er</sup> mai 1932 :

*On a fait du bruit — pour ne pas dire un peu de battage — autour de l'actuelle troupe du Marais. Et c'était justice. On a rendu hommage à l'obstination de ce Théâtre national populaire qui vient d'aller jouer une pièce de Spaak à l'Odéon.*

*Mais on n'a pas dit encore avec assez de force le haut mérite de l'apostolat que poursuit Albert Lepage avec son "laboratoire théâtral" de Rataillon.*

*[...] Lepage et ses camarades ont présenté leur dernier spectacle de la saison, qui sera redonné le 1<sup>er</sup> et le 2 mai. Cela se passe à la "Cour d'Angleterre", rue de Laeken, dans une salle froide et hostile, où traînent des relents de bière fort accentués.*

*La vaillante petite troupe doit se contenter de salles de fortune, expulsée qu'elle a été de son local de l'avenue de l'Hippodrome par un règlement de police draconien encore qu'ixellois...*

*Au programme de ce dernier spectacle : un fragment du Soulier de satin de Paul Claudel et Amal et la lettre du Roi, du poète hindou Rabindranath Tagore, traduit en français par André Gide.*

*Théâtre de poètes, théâtre que d'aucuns proclament injouable. On peut mettre cela en scène soi-même sous la lampe du soir avec une bonne édition...*

*Mais l'une et l'autre chose sont écrites dans une langue admirable dont la troupe de Lepage a détaillé toutes les beautés.*

*La pièce de Tagore rappelle un peu, par l'atmosphère, les poèmes dialogués de Francis Jammes comme La Naissance du Poète.*

*On a beaucoup admiré la petite Alice Lepage dans le rôle du petit Amal attendant la lettre du roi...*

*Les décors et costumes de Denis Martin et de G. Ista étaient d'un goût parfait. Quand donc Lepage pourra-t-il montrer, sur une scène convenable, ce dont il est capable ?*



Un troisième, dû à P[aul] W[errie], parut dans *Le XX<sup>e</sup> Siècle* (Bruxelles) du 1<sup>er</sup> mai 1932 :

[...]

*La représentation se poursuit par le conte oriental de Rabin dranathe Tagore : Amal et la lettre du Roi, qui montre à la scène la vie et le rêve d'un petit garçon malade. C'est charmant. La traduction d'André Gide est pleine de ductilité. Mais c'est d'une musique extrêmement fragile et l'on ne croit pas que l'instrument soit assez souple déjà pour en traduire toutes les nuances. L'énorme boîte à résonance que constitue la salle où jouait "Rataillon" ne peut d'ailleurs pas y aider.*

Un quatrième parut dans *La Revue Nationale* (n° 42, 1932), sous la signature de Robert Merget :

*["Rataillon"] lutte avec courage, mais ici encore, il semble que le vide se fait au milieu de son public qui est pourtant un public de partisans.*

*Son douzième spectacle — en deux ans, voilà une belle activité — mettait à la scène une pièce de M. Paul Claudel : Le Soulier de satin, et une autre de Rabin dranath Tagore : Amal ou (sic) la lettre du Roi, et ces deux noms, qui sont synonymes d'originalité, amenèrent à la "Cour d'Angleterre" une cinquantaine de personnes !*

[...]

*Amal ou la lettre du Roi fut mieux compris et mieux défendu par la troupe du "Rataillon". La petite Alice Lepage, dans le rôle principal, fut remarquable de vérité et mérita les applaudissements chaleureux et convaincus que le public lui décerna.*

Il faudra, un jour, écrire l'histoire de "Rataillon", dont le fondateur-directeur osa porter à la scène des pièces telles que *Ubu-Roi* d'Alfred Jarry, *Barabbas* de Michel de Ghelderode ou *Le Concile féérique* de Jules Laforgue.

1. Albert Lepage appelait "prologue" une sélection de quelques scènes de la première journée.

2. Dont l'édition originale fut publiée en 1922 chez Lucien Vogel à Paris, en un volume illustré de gravures sur bois par Fougita et tiré à 142 exemplaires seulement (achevé d'imprimer 15 mars 1922 ; 28 pp. 27x21 cm). L'édition courante parut en une plaquette de la collection "Répertoire du Vieux-Colombier" (n° 22) (Paris : Éd. de la N.R.F., ach. d'impr. 7 juin 1924 ; 45 pp. 16x9,5 cm ; ti-

rage de 30 ex. numérotés sur Pur fil Lafuma).

3. La première représentation d'*Amal* avait eu lieu le 16 mai 1928 à "La Petite Scène", à Paris, dans une mise en scène et des décors de Xavier de Courville, avec Yves Bourdier et Henry de Longrais dans les rôles d'Amal et de Madhav. Le 24 février 1937, c'est Ludmilla Pitoëff et Jean Hort qui tinrent ces deux rôles au Théâtre des Mathurins pour la première des représentations de la comédie données par la Compagnie Georges Pitoëff (mise en scène et décors de Georges Pitoëff, musique de Darius Milhaud). Il y eut enfin, dans le même théâtre, à partir du 15 juin 1949, quelques représentations d'*Amal* données par le "Rideau de Paris", avec Muni dans le rôle d'Amal et Charles Nissar dans celui de Madhav (mise en scène : Jean Marchat ; décors : Michel Juncar ; musique : Louis Martin. Sur ces représentations, v. le t. III des *Cahiers de La Petite Dame*, in *Cahiers André Gide* 6 à paraître).

4. En réalité, le projet qu'eut Jacques Copeau de monter *Amal* n'avait pas abouti, et la pièce ne fut jamais jouée au Vieux-Colombier.

5. Traduit par M<sup>me</sup> Mirabaud-Thorens, ce recueil de poèmes avait paru en 1919 aux Éd. de la N.R.F.. Rappelons que c'est en 1914 que Gide avait publié sa traduction du *Gitanjali* (*L'Offrande Lyrique*), premier livre de Tagore paru en France.

-----

AVEZ-VOUS PENSÉ A ENVOYER A NOTRE TRÉSORIÈRE  
LE MONTANT DE  
VOTRE COTISATION POUR 1974  
????

Membre fondateur . . . . .	100 F ou \$ 23.00
Membre titulaire . . . . .	30 F ou \$ 7.50
Membre étudiant. . . . .	20 F ou \$ 5.00

*Chèque bancaire libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide et envoyé à la Trésorière, M<sup>me</sup> de Bonstetten, 14 rue de La Cure, 75016 Paris*

*Chèque postal libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide, C.C.P. Paris 25.172-76*

*Mandat envoyé aux nom et adresse de M<sup>me</sup> de Bonstetten, 14 rue de La Cure, 75016 Paris (Mandat international : augmenter la somme de 2 F ou \$ 0.50, montant de la taxe perçue à l'arrivée)*

-----

À PROPOS DE  
CHARLES-LOUIS PHILIPPE  
UNE LETTRE INÉDITE DE GIDE

Il y a cent ans, le 4 août 1874, Charles-Louis Philippe naissait à Cérilly. A Vichy et au village natal du romancier du *Père Perdrix*, un colloque marquera les 6 et 7 juillet prochains le centenaire de celui qui fut un ami d'André Gide. Pour prendre part à cette commémoration, le *Bulletin* verse une nouvelle pièce au dossier des relations de Gide avec Philippe, ou plus exactement des efforts déployés par Gide, après la mort de son ami, pour faire connaître son œuvre.

On sait qu'après avoir consacré un beau numéro de *La N.R.F.* à un hommage à Charles-Louis Philippe (n° du 15 février 1910), Gide et ses amis se mirent en devoir de publier ses inédits et de rééditer ses livres épuisés : un des trois premiers titres parus, en juin 1911, sous la couverture blanche des naissantes éditions de la N.R.F., ornée du monogramme dessiné par Jean Schlumberger, fut *La Mère et l'Enfant* (les deux autres étant *Isabelle* et *L'Otage*).

Sous ce titre, Philippe avait fait paraître onze ans plus tôt, dans la "Bibliothèque artistique et littéraire" publiée par la revue *La Plume*, une version réduite de son roman. Gide voulait éditer la version primitive et intégrale — retrouvée en manuscrit et près de deux fois plus longue —, ce à quoi s'opposaient certains amis de Philippe, comme Marcel Ray, qui arguaient du fait que le romancier avait lui-même décidé des "coupures" de 1900... Entre Gide, Valéry Larbaud, Henri Chéron, Henri Bachelin, Régis Gignoux, Marguerite Audoux, Léon Werth, Frantz Jourdain... il y eut alors d'interminables entretiens, démarches et correspondances — et aussi de "stupides potins", comme le bruit qui courut que le nom d'Henri Ba-

chelin allait figurer sur la couverture du volume projeté en même temps que celui de Philippe. Gide dut déployer des trésors de diplomatie pour aboutir finalement à la publication concomitante de deux éditions de *La Mère et l'Enfant* : l'une conforme au texte de 1900, l'autre donnée pour intégrale.

Cette "affaire" a été récemment évoquée par M. David Roe, dans le n° 31 (décembre 1973) du *Bulletin des Amis de Charles-Louis Philippe*, à l'occasion des lettres inédites de Gide à ce sujet qu'avait publiées M. Michael L. Rowland dans *Romance Notes* (v. BAAG n° 16, juillet 1972, p. 18). Nous sommes heureux de pouvoir divulguer le texte d'une nouvelle lettre de Gide, qu'un de nos Amis de Londres, le Dr James HARDING, qui en possède l'original autographe, a eu la générosité de nous communiquer en photocopie.

Ecritte recto-verso sur un feuillet 25,5x20 cm à en-tête imprimé : THE ST. CATHERINE PRESS LTD, Canal, Porte Ste Catherine, Bruges, Belgique, cette lettre n'est pas datée (la mention imprimée : *Bruges, le ..... 19 ..* n'est pas complétée) ; son enveloppe n'a pas été conservée. Elle est vraisemblablement adressée à Henri Bachelin et a dû être écrite vers le 20 mai 1911, de Bruges où Gide passe alors une huitaine de jours pour surveiller le travail de l'imprimeur de *La N.R.F.* et de ses éditions.

*Cher ami,*

*Je n'ai pas le temps de vous écrire longuement ainsi que je le désirerais. Recommandation amicale de garder tout votre calme dans ces stupides potins<sup>1</sup> autour de La Mère et l'Enfant, et surtout de craindre d'échauffer la querelle, que j'apaise de mon mieux (faisant du reste toute réserve sur les procédés que je trouve injurieux pour vous et pour moi — mais passons).*

*Je rentre à Paris dans quelques jours (le plus tôt possible) et irai aussitôt converser avec Marguerite Audoux, Jourdain et Gignoux, etc...<sup>2</sup> J'ai écrit, par désir de conciliation, que je ne ferai pas mettre en page avant de leur avoir parlé.*

*J'ai relu soigneusement à mon tour les épreuves et y ai encore retrouvé 8 fautes !*

*Mais il reste un petit doute au sujet de : "Le curé parlait de moi à des maçons : Voyez-vous, on fait instruire des enfants et en-*

suite on ne sait pas ce qu'en faire ." ?? (fin du 12<sup>ème</sup> § avant la fin du livre).<sup>3</sup> Et encore... Mais brusquement je songe que vous n'auriez plus le texte pour vérifier. Je regarderai donc ça moi-même à Paris — puisqu'auSSI bien je ne donne pas encore le "bon à tirer".

Bien affectueusement à vous,

André Gide.

Qu'a pu devenir votre note ?? Sans doute attend-elle tranquillement parmi d'autres papiers, à Auteuil — où je me déssole de l'avoir laissée. Pardonnez-moi.

1. Entre autres, le "canard" que nous avons rappelé plus haut. Quelques jours plus tard, Gide écrira à Ghéon : "Il est vrai que, au sujet de Bachelin, avait écloS récemment puis avait volé de lèvre en lèvre le plus extravagant des canards ; mais l'ayant apprêté en salmis j'ai récemment invité à le manger avec moi Marguerite Audoux, Werth, Gignoux, Jourdain, etc. qui s'étaient montrés un peu pressés de le nourrir." (Lettre publiée par M.L. Rowland, article cité.)

2. Cf. lettre de Gide à Régis Gignoux du 20 mai : "Je rentrerai à Paris dans quelques jours et chercherai tout aussitôt à vous voir — heureux si je pouvais causer à la fois avec Werth et Marguerite Audoux." (Ibid.)

3. On lit finalement, p. 138 de l'éditiOn "intégrale" du 12 juin 1911 : "Voyez-vous, on fait instruire des enfants et ensuite on ne sait pas qu'en faire."



Ce portrait d'André Gide, dont l'original appartient à M. Charles Brunard (Bruxelles), était réputé avoir été dessiné par André Lhote — mais la veuve de l'artiste n'a pu en confirmer l'authenticité. Si l'intérêt de ce dessin demeure incontestable, le problème se pose de l'identification de son auteur... Un de nos lecteurs pourra-t-il aider à le résoudre ?

## TÉMOIGNAGE D'UN CONVERTI

Il est plusieurs fois question de Gide, et de façon fort intéressante, dans les lettres inédites (de Charles Du Bos, Gabriel Marcel, Jacques et Raïssa Maritain, Jean de Menasce) que publie le dernier *Cahier Charles Du Bos* (n° 18, mai 1974, 112 pp.).<sup>1</sup> Citons seulement ce fragment d'une lettre de Jean de Menasce, écrite à Alexandrie le 23 juillet 1927 à Du Bos, qui vient de publier son troisième recueil d'*Approximations* et annonce *Le Dialogue avec André Gide* (qui ne paraîtra qu'en 1929) :

[...] *Je n'ai pas encore eu le temps d'aborder vos Approximations — et j'attends avec impatience le moment de lire non seulement ce recueil, mais celui que votre récent article de La N.R.F.<sup>2</sup> promet, sur André Gide. Vous saurez y dire des choses qui doivent être dites — qui sont encore à dire sur cet esprit si mystérieux — mystérieux comme l'aveu même et caché comme la sincérité : entre son observateur et lui-même, il interpose sans cesse un nouveau voile de franchise, si vite usé qu'il se trouve contraint de le changer aussitôt ; de fait, c'est qu'il demande à son observateur d'être bien plus que cela, et de lui accorder une confiance assez robuste pour le dispenser de s'expliquer et de se fausser en s'expliquant. Cette confiance qui est celle de l'amitié, vous êtes des rares qui sachent la lui témoigner. Ce n'est pas, sans doute, par hasard qu'il vous dédie... Numquid et Tu...?*

*A chaque fois que je lis Gide, et combien plus en lisant Numquid, je me reprends à penser à ce vers de Claudel (Vers d'Exil, VII, 12)<sup>3</sup> que vous connaissez si bien, et dont Gide ne paraît pas s'être assimilé la réalité — sinon un instant — un instant qu'il répudie hélas ! Mais quelles aspirations multiples et tragiques vers cette "aliénation" à partir de laquelle, seule, commence la*

*Vie ! Il est vrai que y aspirer c'est la pressentir, la désirer — et, en quelque sorte, la posséder en puissance, tout en sachant qu'on ne la possède pas. Ce que vous appelez si justement le purgatoire intérieur suppose la pratique des vertus qui sont, toutes, des vertus d'aveugles. De cette obscurité — totale, jusqu'à la totale lumière — je crois que Gide ne veut pas s'accommoder : Dieu lui paraît devoir n'exister que sous l'aspect d'une présence ; entre son inexistence et son absence, il ne voit point la différence. Et pourtant : "Nur eine Person kann schweigen" <sup>4</sup> (Scheler).*

*Mais j'attends votre livre pour vous reparler plus au long de cette âme si singulière, si vous voulez me le permettre. [...]* <sup>5</sup>

1. *Cahiers* publiés annuellement par la Société des Amis de Charles Du Bos, 24 boulevard Victor-Hugo, 92200 Neuilly-sur-Seine (v. BAAG n° 13, pp. 17-8, et n° 14, p. 21).

2. "Sur le *Numquid et Tu...*? d'André Gide", *N.R.F.* du 1<sup>er</sup> juin 1927 (repris pp. 129-39 du *Dialogue*).

3. Allusion au dernier vers de la troisième strophe de ce poème (CLAUDEL, *Œuvre poétique*, Bibl. de la *Pléiade*, p. 18) :

*J'ai fui en vain : partout j'ai retrouvé la Loi.  
Il faut céder enfin ! Ô porte, il faut admettre  
L'hôte ; cœur frémissant, il faut subir le maître,  
Quelqu'un qui scit en moi plus moi-même que moi.*

4. "Seule une personne peut garder le silence."

5. Rappelons que, converti au catholicisme en 1926, Jean de Menasce allait entrer chez les Dominicains en 1930, pour devenir le R.P. Pierre de Menasce, O.F.P.. Il est mort le 24 novembre dernier.

Pour la

BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE

(installée avec notre Secrétariat à l'Unité d'Études françaises de l'Université de Lyon II)

Nous renouvelons notre appel pour que tous nos Membres qui publient articles ou livres concernant Gide nous en envoient un exemplaire, un tiré à part ou au moins une photocopie ; et, d'une façon plus générale, pour que les dons les plus divers viennent peu à peu compléter ce fonds qui permettra dans l'avenir de nouvelles études gidiennes.



UNE LETTRE INÉDITE  
D'ANDRÉ GIDE  
À LUCIEN LÉVY-BRUHL

La lettre d'André Gide que nous publions ci-dessous se trouve dans les archives de la famille Lévy-Bruhl qui a bien voulu nous la communiquer en nous en autorisant la publication. Nous tenons à exprimer nos plus vifs remerciements à la famille Lévy-Bruhl, et en particulier à M<sup>me</sup> Jean Lévy-Bruhl qui, en veillant soigneusement sur la correspondance de son beau-père pendant les années de guerre, a permis d'enrichir d'une précieuse contribution à l'histoire littéraire et doctrinale du XX<sup>e</sup> siècle.

Denise PETIT KLINKENBERG  
(Université de Liège)

24 mai 27.

*Cher Monsieur,*

*Vous ne vous doutiez sûrement pas du plaisir que vous me feriez en m'envoyant si obligeamment votre livre.<sup>1</sup> Je viens de passer douze jours à Zürich dans la compagnie de ses deux frères aînés<sup>2</sup>, et je vais bien mal savoir vous exprimer de quel extraordinaire profit a été pour moi cette lecture. Que de réflexions elle suggère ; et non point seulement sur les peuples primitifs, mais sur nous-mêmes...<sup>3</sup> Vous aurez doté la psychologie d'un nouvel instrument d'investigation<sup>4</sup> dont on ne reconnaîtra que lentement tout le prix.*

*Cette lecture, l'eussè-je faite avant mon voyage au Congo, m'eût épargné bien des incompréhensions, et dans ma relation de voyage, bien des naïvetés, des erreurs et des balourdises. Il n'est malheureusement plus temps (pour le premier volume de cette rela-*

tion, du moins) d'apporter à mon texte tous les remaniements que je voudrais ; mais pourtant j'ai pu faire, sur épreuves, quelques corrections<sup>5</sup>, évitant, grâce à vous, des erreurs trop grossières — et prenant plaisir à vous citer. Mais ce que je regrette le plus, c'est toutes les observations que, guidé par vous, j'aurais pu faire là-bas ; ou celles que j'ai faites, mais que je n'ai pas osé noter, par défaut de fil conducteur.<sup>6</sup> Je tâcherai, dans le second volume auquel je travaille à présent, de combler quelques lacunes...<sup>7</sup> mais quel désir de retourner là-bas vous me donnez !

Je vous dois beaucoup, cher Monsieur ; vous m'avez ouvert les yeux et je vous en garde une reconnaissance profonde dont je vous prie d'accepter l'expression respectueuse.

Votre bien cordialement dévoué

André Gide.

1. 1927 est l'année où Lucien Lévy-Bruhl publie *L'Ame primitive*. C'est aussi l'année où paraît le *Voyage au Congo* d'André Gide.

2. Il s'agit des deux ouvrages qui précèdent *L'Ame primitive* : *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (1910) et *La Mentalité primitive* (1922). Gide a donc lu les trois volumes que Lévy-Bruhl a consacrés à cette époque à l'étude des primitifs, sur lesquels le philosophe avait rassemblé une énorme documentation. Gide rentrait d'Afrique où il avait lui-même accumulé de nombreuses observations. Durant les douze derniers jours passés à Zurich, il a dû être particulièrement attentif à certains passages significatifs de Lévy-Bruhl auxquels il se réfère explicitement dans la relation de son voyage.

3. Cette réflexion — qu'on ne trouve guère développée dans ses deux ouvrages — atteste que Gide pressent déjà l'évolution ultérieure de Lévy-Bruhl. Ce dernier se rend en effet de mieux en mieux compte qu'il n'y a pas de mentalité primitive qui s'oppose à la nôtre par deux caractères propres : mystique et prélogique. Dans les *Carnets* surtout, il reconnaît l'existence d'une mentalité mystique plus marquée et plus facilement observable chez les primitifs que dans nos sociétés, mais présente en tout esprit humain (p. 165). Il se trouve confirmé dans sa conviction que l'état mystique est le propre de l'homme. Le fait que Gide émette cette réflexion en 1927 corrobore l'hypothèse que les premiers ouvrages de Lévy-Bruhl contiennent les germes des théories ultérieures. Cette réflexion anticipe sur l'œuvre de Lévy-Bruhl tout en confirmant sa continuité — contrairement à ce qu'on a prétendu. Gide se révèle ici le bon critique littéraire qu'il a toujours été.

4. Outre les études sur la psychologie des primitifs alimentées par les travaux de Lévy-Bruhl, on peut signaler, par exemple, l'application de sa méthode à l'étude des aliénés par Ch. Blondel, à l'étude de la pensée de l'enfant par J. Piaget, etc...

5. Le *Voyage au Congo* compte deux références explicites à *La*

*Mentalité primitive.* On ne les trouve qu'en note ; il ne nous a pas été possible de vérifier si Gide avait modifié le texte lui-même.

Gide a constaté qu' "en général, le "pourquoi" n'est pas compris des indigènes", et même il "doute si quelque mot équivalent se rencontre dans la plupart de leurs idiomes" ("Pléiade", p. 752). La lecture de *La Mentalité primitive* "confirme" son opinion.

Les indigènes disent qu'il y a quantité de crocodiles dans une partie du lac Tchad, mais qu'"ils ne s'attaquent jamais à l'homme". Gide trouve "étrange" cette affirmation (p. 835). La lecture de *La Mentalité primitive* justifie sa méfiance. Comment expliquer les accidents si, d'après les primitifs, crocodiles et alligators sont inoffensifs ? Lévy-Bruhl croit que l'accidentel n'existe pas pour le primitif : "La cause véritable étant d'ordre mystique, le crocodile qui commet un acte insolite et qui dévore un homme ne peut pas être un animal comme les autres ; il est nécessairement l'instrument d'un sorcier ou le sorcier lui-même." (*La Mentalité primitive*, p. 40). Ce rapprochement avec Lévy-Bruhl induit Gide à une "mise en garde".

6. "Voyageur nouveau venu dans un pays où pour lui tout est neuf", Gide écrit qu'il ne sait poser sur tout "qu'un regard incertain et vague" (p. 695). Il sent qu'il lui manque "un fil conducteur" pour l'observation de ces peuples. Les ouvrages de Lévy-Bruhl auraient pu combler cette lacune. Aussi, dans cette lettre comme dans *Le Retour du Tchad*, exprime-t-il le regret de n'avoir lu ces livres "qu'à [s]on retour de voyage" : "Ils m'eussent épargné nombre de bévues, éclairé bien des ténèbres" (p. 899).

Cette réflexion de Gide peut aider à situer la portée de l'œuvre de Lévy-Bruhl à l'époque. Son succès s'explique, entre autres, par l'utilité pratique qu'on en a tirée. Nombre de colons ont cherché dans ses ouvrages un guide pour la compréhension de certains comportements des indigènes. Toute une correspondance venant des colonies a été, en partie, conservée par la famille Lévy-Bruhl. Sa publication serait utile pour l'histoire de l'ethnologie.

7. *Le Retour du Tchad* reprend les grands thèmes des ouvrages sur la mentalité primitive : la participation, le prélogique, le caractère mystique des malheurs, l'indifférence aux causes secondes... Les références à Lévy-Bruhl viennent confirmer, commenter ou corriger certaines interprétations de Gide.

Gide est surpris de l'attitude des compagnons d'un homme qui vient de se noyer : "commentant l'accident, mais ne paraissant du reste pas trop affectés" (p. 894). L'interprétation des accidents ou malheurs proposée par Lévy-Bruhl (à laquelle Gide a déjà fait allusion pour le cas des crocodiles) est largement reprise. Gide "prend plaisir" à citer un long passage de *La Mentalité primitive* relatif à ce sujet (pp. 894-6).

Même si le terme "prélogique" — déjà discrédité dans certains milieux scientifiques de l'époque — ne figure pas dans le texte de Gide, certaines réflexions laissent supposer le recours à cette notion : "Les gens de ces peuplades primitives, je m'en persuade de plus en plus, n'ont pas notre façon de raisonner ; et c'est pourquoi si souvent ils nous paraissent bêtes. Leurs actes échappent au contrôle de la logique dont, depuis notre plus tendre enfance, nous avons appris, et par les formes mêmes de notre langage, de ne pouvoir point nous passer." (P. 899). Il n'est dès lors pas surprenant de trouver à cet endroit une allusion à *La Mentalité primitive*, qui développe amplement cette idée.

Si la lecture des ouvrages de Lévy-Bruhl confirme Gide dans ses interprétations, elle lui suggère aussi certaines corrections. Gide raconte : "*Un des capita déclare qu'il ne saurait toucher aux boules de mil qu'on nous apporte du village ; les femmes à plateaux qui les ont faites ont bavé dessus et ça le dégoûte. (Je le comprends.)*" (P. 924). Telle est la première interprétation de Gide : les femmes ont bavé sur les boules de mil. Ce fait suscite chez le capita un sentiment de *dégoût* qui expliquerait son refus de toucher aux boules de mil. Après la lecture de Lévy-Bruhl, Gide prête au capita un sentiment très différent. Sa nouvelle interprétation apparaît en note : le refus de cet homme est dû plutôt au "*respect de des "appartenances", dont la salive fait partie*". Lévy-Bruhl appelle les "appartenances" les objets qui sont en relation intime avec l'individu. Ces appartenances sont l'individu lui-même. Leur porter atteinte équivaut à atteindre la personne à qui elles appartiennent. Ces idées sont systématisées dans *L'Ame primitive* (pp. 134-50). Selon Lévy-Bruhl, il y a entre les appartenances et l'individu une "participation" qui est une "consubstantialité mystique entre elles et lui" (p. 173), analogue à celle qui existe entre l'individu et le groupe, le groupe et les ancêtres, le symbole et le symbolisé (*Carnets*, p. 141). La lecture de *L'Ame primitive* suggère dès lors à Gide une nouvelle interprétation : le capita a refusé de toucher aux boules de mil qui ont reçu la salive des femmes à plateaux parce que ce geste signifiait toucher aux femmes elles-mêmes. Pour le mystique, la partie coïncide avec le tout, selon la vision vitaliste de l'être qu'il professe implicitement.

D. P.K.

© Nous rappelons que, conformément à la Loi, la reproduction de tous les textes d'André Gide publiés dans le *Bulletin*, inédits ou non jusqu'ici, demeure strictement subordonnée à l'autorisation de M<sup>lle</sup> Catherine Gide.

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

AUTOGRAPHES

Proposée dans le catalogue n° 392 (mai-juin 1974) de la Librairie Simonson, de Bruxelles, sous le n° 25 :

L. a. s. d'André Gide à Joë Bousquet, datée du 29 mai 45, 2 p. in-4°, 3.000 frs belges.

A propos d'une lettre qu'il a écrite au poète Paul Alibert... *"ma lettre commençait à peu près ainsi : "j'en étais à ne plus oser t'écrire et ai tenu à m'informer préalablement de l'état de ta santé, de tes yeux..." cette information préalable, je ne pouvais la solliciter que de vous. [...] Il me paraît imprudent de cacher à notre ombrageux ami que je vous ai écrit d'abord... [...] Votre lettre est exquise et je n'ai pas fini de la déguster..."*

TRADUCTIONS

La *Correspondance* Claudel - Gide avait originellement paru en novembre 1950 en italien (Milan : Garzanti, 21 x 13,5 cm, 288 p.). Cette traduction vient d'être rééditée : Paul CLAUDEL e André GIDE, *Carteggio 1899-1926*. Introduzione e note di Robert MALLET. Traduzione dal francese di Renato ARIENTA. Milano : Aldo Garzanti Editore, coll. "Saggi in Brossura", 1974. (Un vol. br., 19 x 12,5 cm, 343 p., ach. d'impr. 5 mars 1974. Prix : L. 2500.)

En espagnol :

André GIDE, *Prometeo mal encadenado*. Barcelona : Editorial Fontamara, 1974. (Traduction d'Emilio OLCINA AYA. Un vol. br., 16,5 x 11,5 cm, 133 p., coll. "Alejandria" n° 1.)

André GIDE, *Los Sótanos del Vaticano. Farsa*. Madrid : Alianza Editorial, 1974. (Traduction de la sortie par Emma CALATAYUD. 1 vol. br., 18 x 11 cm, 229 p., coll. "El Libro de Bolsillo" n° 503.)

En allemand :

Nouveau tirage de *Die Falachmünzer* (v. BAAG n° 21, p. 54), qui porte le tirage de cette édition à 210 000 exemplaires. Prix : DM 16.80.

#### OUVRAGES SUR GIDE

Vient enfin de paraître, particulièrement riche, le vol. 4 (1973) de la série annuelle *André Gide* publiée aux Lettres Modernes. Au sommaire : "Méthodes de lecture", cinq études de Germaine BRÉE, Philippe LEJEUNE, Heinz WEINMANN, Georges VIDAL et Claude DESSALLES ; un texte inédit d'Eugène DABIT (sa première rencontre avec Gide) et les pages inédites des *Cahiers de La Petite Dame* qui retracent l'histoire de *Robert ou l'Intérêt général* de Gide (fragments retranchés des t. II et III de l'édition en cours des *Cahiers* de Maria VAN RYSSSELBERGHE) ; deux études "hors cadre" de Jacques BRIGAUD (Gide et Balzac) et René RAPIN (Gide et Conrad) ; le "carnet critique", la "bibliographie 1972" et le troisième supplément du "Répertoire des lettres publiées d'André Gide". Un vol. sous couv. balacron, 19 x 14 cm, 272 p., 43 F (Les Membres de l'AAAG bénéficient d'un prix de faveur représentant une remise de 20 % net : 34,40 F. Joindre le règlement — chèque postal ou bancaire — à la commande adressée au secrétariat de l'Association.)

Sorti en même temps aux Lettres Modernes, un nouveau volume de la "Bibliothèque André Gide" : Philippe LEJEUNE, *Exercices d'ambiguïté. Lectures de Si le grain ne meurt*. Un vol. br., 18 x 11,5 cm, 108 p., 25 F. (Prix spécial pour les membres de l'AAAG : 20 F, voir ci-dessus.)

A paraître fin septembre : Charles BRUNARD, *Correspondance avec André Gide et Souvenirs*. Paris : La Pensée Universelle, 1974. Un vol. br., 18,5 x 13,5 cm, 20,33 F. Le prochain *Bulletin* fera connaître aux Membres de l'AAAG les conditions préférentielles qui leur seront réservées pour l'achat de ce livre, où se trouve publiée toute la correspondance (une trentaine de lettres inédites) que Gide échangea avec un jeune garçon de seize ans qu'il avait connu à Bruxelles en 1922.

Nous avons relevé, dans les "Kritische Blätter" des *Neue Deutsche Hefte* (Berlin), n° 141 de 1974, pp. 189-92, un long article de Hanns GRÖSSEL consacré à l'édition collective parue en 1973 : *Romane und lyrische Prosa* (v. BAAG n° 21, p. 53).

Notre ami Gérard DEFAUX, professeur à Bryn Mawr College, nous signale que *The American Legion of Honor Magazine* (22 East 60th Street, New York, N.Y. 10022) prépare un numéro consacré à Gide et à Cocteau ; les articles doivent parvenir à l'éditeur, M. Jean-François GENAY, avant le 1<sup>er</sup> novembre 1974 (rédigés en anglais, sans renvois, avec le moins possible de citations en français).

Travaux universitaires (en exemplaires dactylographiés, tirés à un petit nombre d'exemplaires) :

M. L. Sedat JOBE, *André Gide et l'Afrique équatoriale française. Etudes et documents*, thèse présentée à l'Université des Langues et des Lettres de Grenoble pour l'obtention du grade de Docteur de l'Université le 24 avril 1974. Le jury (MM. les Professeurs Maurice RIEUNEAU, président, René BOURGEOIS, rapporteur, Jean MAILLON et Henri BAUDIN) a décerné à M. Jobe la mention "Très Honorable" pour son travail qui rassemble et révèle un nombre considérable de documents et de correspondances inédites (entre autres, 30 lettres Gide — Marcel de Coppet et 27 lettres Gide — Daniel Garron).<sup>1</sup>

Mambo-Mbili NIAMUNOZA, *Dimension poétique des Nourritures terrestres*, mémoire présenté pour obtenir le grade de Licencié en Philosophie et Lettres devant l'Université Nationale du Zaïre (campus de Lubumbashi) en juillet 1974. Un vol. br., 27 x 20,5 cm, X-195 p.

#### TRAVAUX EN COURS

M. Martin O. DESCHÊNES (thèse, Vanderbilt University), "Gide et la Bible".

Mlle Anne L. MARTIN (thèse, University of Wisconsin-Madison), "L'Ironie gidienne".

M. Andrew OLIVER, professeur à l'Université de Toronto, prépare l'édition critique de *Geneviève* et recherche tous documents concernant cet ouvrage (manuscrits, correspondances, etc...) ; il sera reconnaissant à toute personne qui voudra bien lui en signaler ou lui en communiquer. Lui écrire à : New College, University of Toronto, Toronto 181, Ont., Canada.

1. Un vol. br., 29 x 21 cm, 477 p. + XXVI pl. ill.

## INFORMATIONS

• CAHIERS ANDRÉ GIDE 5 • *Bien que les dernières épreuves du Cahier André Gide 5 (... de 1973) aient été renvoyées, corrigées avec le "bon à tirer", au début de mars, les Éditions Gallimard nous ont fait savoir que sa sortie ne serait programmée qu'en novembre prochain... Le manuscrit du sixième cahier (t. III des Cahiers de la Petite Dame) sera donc remis à l'Éditeur avant la sortie du cinquième — mais quand paraîtra-t-il ?...*

• GIDE ET M.-E. COINDREAU • *Grâce à l'obligeance d'un ami, M. Maurice-Edgar Coindreau a pu nous préciser quelle "brochure" il avait communiquée à Gide en 1935 et dont celui-ci lui avait écrit que c'était "une des plus intelligentes et intéressantes études qui aient été, jusqu'à présent, écrites à [s]on sujet" (BAAG n° 22, p. 7). Il s'agit de la thèse (Ph.D.) soutenue en 1932 par un étudiant de Princeton University (aujourd'hui en fonctions dans une firme de radio-TV à New York), Mr. E. Vincent CONNOLLY Jr. : André Gide. An Interpretative Criticism of His Work. Ce travail ne semble pas avoir été publié.*

• DONS A LA BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE • *Merci à tous ceux qui au cours des derniers mois ont enrichi la Bibliothèque André Gide en lui offrant généreusement livres, articles et documents : MM. Jacques BOLDY, Bruno DROUGUET et Claude MARTIN, les Éditions GALLIMARD et les Éditions MINARD.*

• DRIEU A GIDE • *Dans une note des Cahiers de la Petite Dame (CAG 4, p. 432, note 196), nous avons pu citer quelques dédicaces relevées sur des livres de Drieu la Rochelle offerts à Gide.*



*Nous en avons retrouvé d'autres, qui suggèrent l'évolution des sentiments de Drieu à l'égard de son grand aîné :*

*Sur État-Civil (Gallimard, 1921) : A André Gide / Je reconnais mais je n'aime pas votre génie. / Drieu la Rochelle.*

*Sur Mesure de la France (Grasset, 1922) : A André Gide / Après celui-ci je saurai me taire longtemps. / Drieu la Rochelle.*

*Sur La Suite dans les idées (Grasset, 1927) : A André Gide / dont il me semble que rien ne me sépare plus... / que j'admire simplement. / Drieu.*

*Sur La Comédie de Charleroi (Gallimard, 1934) : A André Gide / Dans une révolution il y a une guerre. / P. Drieu la Rochelle.*

*Sur Socialisme fasciste (Gallimard, 1934) : Parallèlement [sic] et en sens inverse. / Drieu.*

*Sur Journal d'un homme trompé (Gallimard, 1934) : A André Gide / En souhaitant qu'il lise au moins la dernière / — et peut-être la première. / Drieu.*

*Sur Notes pour comprendre le siècle (Gallimard, 1941) : A André Gide / Hommage respectueux / P. Drieu la Rochelle.*

*(Ces volumes appartiennent aux collections de M<sup>mes</sup> Elisabeth Van Rysselberghe et Catherine Gide.)*

• ROGER BASTIDE (1898-1974) • *Roger Bastide est mort le 10 avril 1974, à soixante-seize ans. Né à Nîmes le 1<sup>er</sup> avril 1898, agrégé de philosophie, il avait été professeur de sociologie à l'Université de Sao Paulo puis, à son retour du Brésil en 1951, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études et, de 1958 à 1968, professeur d'ethnologie sociale et religieuse à la Sorbonne. Il avait consacré sa thèse de doctorat (1960) aux Religions africaines au Brésil et était l'auteur de nombreux travaux d'ethnologie et de psychiatrie sociale faisant autorité. Il avait enfin publié en 1971 une Anatomie d'André Gide dont on lira le compte rendu critique, par Cécile Delorme, dans André Gide 4, pp. 219-25.*

• MARIE DORMOY • *L'ancienne directrice de la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet est morte le 5 mai 1974. On sait ce qu'elle fut pour plusieurs grands écrivains français, dont Gide, Valéry et surtout Paul Léautaud (dont elle édita le Journal littéraire et la Correspondance). On sait aussi qu'elle favorisa la création, dans la bibliothèque qu'elle dirigeait depuis sa fondation,*

de l'important "Fonds Gide". A André et à Madeleine Gide elle avait consacré deux chapitres de ses Souvenirs et portraits d'amis (*Mercure de France*, 1963), pp. 225-43.

• KLARA FASSBINDER • En apprenant la mort, survenue le 4 juin 1974, de Klara Fassbinder, ancien professeur de l'Université de Bonn, traductrice de Claudel en allemand et célèbre militante pacifiste et antinazie — elle avait quatre-vingt cinq ans —, plusieurs amis d'André Gide évoqueront les souvenirs qu'elle avait égrenés, en septembre 1964 à Cerisy-la-Salle (lors de la "Décade Gide"), du temps de ses rencontres de "Gide à Pontigny" (v. *Entretiens sur André Gide*, Mouton éd., 1967, pp. 265-70).

• RAYMOND CORNILLEAU (1887-1974) • Au moment où nous parlions de lui dans le dernier Bulletin (pp. 73-4), nous ignorions encore que Raymond Cornilleau était mort le 31 janvier, dans sa quatre-vingt-septième année, au petit village de Blou (près de Longué, Maine-et-Loire) où il vivait retiré, mais continuant à dessiner et à peindre, depuis quelque trente-cinq ans. Outre celle de Courchevel que nous avons signalée, Raymond Cornilleau avait organisé, peu auparavant à la Maison des Jeunes de Blou, une exposition d'une trentaine de ses toiles les plus récentes, parmi lesquelles un portrait de Gide exécuté "quelques années avant la mort de son ami". Il avait d'autre part communiqué à M. Bernard Gentil, qui prépare un ouvrage sur "Gide et l'Art", les lettres qu'il avait reçues de Gide, ainsi qu'un extrait de ses mémoires inédits relatant ses rencontres avec l'écrivain.

• UN FILM ANGLAIS SUR GIDE • Notre ami David H. WALKER, en collaboration avec le "Television Service" de l'Université de Glasgow, a réalisé un film de 25 minutes, enregistré sur bande magnétique vidéo et conçu pour la télévision en circuit fermé : André Gide 1869-1951, qui a pour but de présenter la vie et l'œuvre de Gide aux étudiants de langue anglaise. Les auteurs ont essayé de retracer brièvement les activités sociales et politiques de Gide, remontant à travers elles à l'époque de sa jeunesse, afin d'éclairer à la fois les sources de l'œuvre littéraire et les implications morales et politiques qui en découlent ; ils ont aussi tenté, à l'aide de tableaux de Metzys, de Velasquez, de Van Eyck et de Vermeer,

*d'examiner la "mise en abyme" et la signification de l'artiste-narrateur chez Gide. Sous le titre "To Gide through Vermeer", M. Walker a présenté ce film dans un article paru dans The Times Educational Supplement Scotland du 27 avril 1973 (p. 21). Les enseignants anglophones qui souhaiteraient montrer ce film à leurs étudiants peuvent lui en demander le prêt : Mr David WALKER, Dept. of French, University of Glasgow, Glasgow, G12 8QQ, Grande-Bretagne.*

• COLLOQUE ANDRÉ GIDE • *Notre ami Jacques COTNAM, professeur à York University, nous apprend l'heureux succès de ses efforts : un Colloque André Gide se tiendra à l'Université de Toronto à l'automne 1975 (en principe, les 24 et 25 octobre), avec l'aide espérée du Conseil des Arts du Canada, auquel sera prochainement soumis le projet détaillé de la manifestation.*

Une des missions essentielles de l'AAAG est la centralisation et, par le moyen du *Bulletin*, la diffusion des informations de toute sorte concernant Gide. Nous invitons donc tous nos Amis à faire connaître au Secrétaire les livres, articles, thèses ou travaux qu'ils préparent ou publient, à lui signaler les manuscrits ou documents divers qu'ils détiennent ou qu'ils peuvent repérer, à lui annoncer les manifestations de tous ordres dont ils ont connaissance.

## NOUVEAUX MEMBRES DE L'ASSOCIATION

Liste des Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée par le Secrétariat depuis la composition du précédent *Bulletin* jusqu'à la date du 5 juin 1974 :

- 629 M. Robert GEROFI, architecte, Tanger, Maroc (Titulaire).
- 630 M. Henri CLARAC, inspecteur aux Études juridiques et Contentieux de la SNCF, 75014 Paris (Fondateur).
- 631 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY, 34000 Montpellier (Titulaire).
- 632 M. Dominique GERMOT, fonctionnaire, 78000 Versailles (Titulaire).
- 633 M<sup>me</sup> Andrée BOUVERET, institutrice, 45400 Saran (Titulaire).
- 634 M. Michel LEMOINE, professeur, Angleur, Belgique (Titulaire).
- 635 BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE, Université de Lyon II, 69500 Bron (Honneur).
- 636 M. Yves CAPPELLEN, barman, 75020 Paris (Titulaire).
- 637 M<sup>me</sup> Angelika FISCHER, professeur, Luxembourg, Gd-Duché du Luxembourg (Titulaire).
- 638 M. Jacques BODY, maître de conférences à l'Université de Tours, 37170 Saint-Avertin (Titulaire).
- 639 M. René BONNET, 75017 Paris (Titulaire).
- 640 M<sup>lle</sup> Denise PETIT KLINKENBERG, assistante à l'Université de Liège, Liège, Belgique (Titulaire).

## PUBLICATIONS DE L'ASSOCIATION

Les prix (franco de port et d'emballage) indiqués ci-dessous sont strictement réservés aux Membres de l'AAAG. Les commandes sont à adresser, *accompagnées* de leur règlement par chèque postal ou bancaire (libellé à l'ordre de l'Association — mais tout *mandat* doit être envoyé à la Trésorière, v. p. 2), à notre Secrétariat.

## BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

- Collection 1968-1972 (n° 1 à 17), un vol. broché, 27 x 21 cm,  
360 p. . . . . 35 F ou \$ 8.50
- Collection 1973 (n° 18 à 20), un vol. broché, 21 x 15 cm,  
162 p. . . . . 9 F ou \$ 2.50
- Le numéro séparé (dans la limite du stock disponible)
- |                             |                |
|-----------------------------|----------------|
| n° 1 à 20 . . . . .         | 3 F ou \$ 0.80 |
| n° 21 et suivants . . . . . | 4 F ou \$ 1.00 |

## CAHIERS ANDRÉ GIDE

(Exemplaires numérotés du tirage réservé aux Membres de l'AAAG — seul tirage numéroté — : 500 ex. pour les n° 1 à 3, 600 ex. pour les suivants. Le prix entre parenthèses est celui du volume ordinaire vendu en librairie.)

- Cahiers 1 (1969). *Les Débuts littéraires, d'André Walter à L'Immoraliste*. Un vol. broché, 20,5 x 14 cm, 412 p.  
(30 F) . . . . . 24 F ou \$ 5.75
- Cahiers 2 (1970). *Correspondance André Gide — François Mauriac (1912-1950)*. Un vol. broché, même format, 280 p.  
(23 F) . . . . . 18,50 F ou \$ 4.75
- Cahiers 3 (1971). *Le Centenaire*. Un vol. broché, même format,  
364 p. (32 F) . . . . . 25,50 F ou \$ 6.25
- Cahiers 4 (1972). *Les Cahiers de La Petite Dame, I (1918-1929)*.  
Un vol. broché, même format, 496 p. (42 F) . 33,50 F ou \$ 8.00
- Cahiers 5 (1973). *Les Cahiers de La Petite Dame, II (1929-1937)*.  
Un vol. broché, même format, 672 p. . . . . Sous presse
- Cahiers 6 (1974). *Les Cahiers de La Petite Dame, III (1937-1951)*.  
Un vol. broché, même format . . . . . En préparation
- Cahiers 7 (1975). *Correspondance André Gide — Jacques-Émile Blanche (1891-1939)*. Un vol. br., même format. En préparation

## AUTRES PUBLICATIONS

(Ouvrages hors commerce, uniquement tirés à 500 ex. pour l'AAAG.)

- Susan M. STOUT, *Index de la Correspondance André Gide — Roger Martin du Gard*. Un vol. broché, mêmes format et couverture que la *Correspondance* (22,5 x 14 cm), 64 p. (1970). 7,50 F ou \$ 2.00
- Jacques COTNAM, *Essai de Bibliographie chronologique des Ecrits d'André Gide*. Un vol. broché, 21 x 13,5 cm, 64 p. (1971) . . . . . 6 F ou \$ 1.50
- Annuaire des Amis d'André Gide* . . . . . En préparation

## EN DIFFUSION

Le Secrétariat de l'AAAG est en mesure de fournir à nos Membres, avec une réduction nette de 20 % (franco de port et d'emballage) sur leur prix de vente en librairie, les volumes publiés aux Editions des Lettres Modernes dans la série annuelle *André Gide* et les collections *Archives André Gide* et *Bibliothèque André Gide* (ci-dessous entre parenthèses, le prix en librairie) :

## ANDRÉ GIDE

Cahiers annuels. Volumes 19 x 14 cm sous couv. Balacron.

- 1 (1970). *Études gidiennes*. 192 p. (21 F) . . . . 16,80 F ou \$ 4.25
- 2 (1971). *Sur Les Nourritures terrestres*. 200 p. (27 F) . . . . . 21,60 F ou \$ 5.50
- 3 (1972). *Gide et la fonction de la Littérature*. 240 p. (34 F) . . . . . 27,20 F ou \$ 6.75
- 4 (1973). *Méthodes de lecture*. 272 p. (43 F) . . 34,40 F ou \$ 8.25

## ARCHIVES ANDRÉ GIDE

Collection non périodique. Volumes brochés, 18,5 x 13,5 cm.

1. Francis PRUNER, *La Symphonie pastorale de Gide : de la tragédie vécue à la tragédie écrite*. 32 p. (3 F) . . . 2,40 F ou \$ 0.75
2. Elaine D. CANCALON, *Techniques et personnages dans les récits d'André Gide*. 96 p. (11 F) . . . . . 8,80 F ou \$ 2.50
3. Jacques BRIGAUD, *Gide entre Benda et Sartre : un artiste entre la cléricature et l'engagement*. 80 p. (11 F) 8,80 F ou \$ 2.50

## BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE

Collection non périodique.

1. Enrico U. EERTALOT, *André Gide et L'attente de Dieu*. Un vol. relié toile, 22 x 14 cm, 261 p. (35 F) . . . . 28 F ou \$ 7.00
2. André CIDE, *La Symphonie pastorale*. Édition critique avec introduction, variantes, notes, documents inédits, bibliographie. Un vol. sous couv. Balacron, 18 x 12 cm, 440 p. (30 F) . . . . . 24 F ou \$ 5.75
3. Claude MARTIN, *Répertoire chronologique des Lettres publiées d'André Gide*. Un vol. sous couv. Balacron, 19 x 14 cm, 240 p. (70 F) . . . . . 56 F ou \$ 13.75
4. Philippe LEJEUNE, *Exercices d'ambiguïté. Lectures de Si le grain ne meurt d'André Gide*. Un vol. broché, 18 x 11,5 cm, 108 p. (25 F) . . . . . 20 F ou \$ 5.00

